

Sommaire

Avant-propos.....5

Postulat apodictique.....7

La sédition humaine.....9

 La notion de l’homme est ambiguë.....9

 L’analogie ne caractérise pas l’homme.....9

 La définition encyclopédique est-elle suffisante ?.....10

 La pensée et le langage sont des effets, non des attributs.....10

 Le comportement des espèces est immuable, seul celui de l’espèce humaine est variable.....10

 L’essence de l’acte humain réside en ce qui distingue l’homme de la bête au même niveau d’intelligence.....11

 L’entendement caractérise l’homme : mais il est à la fois cause et effet.....11

 L’entendement nécessite la volonté.....11

 L’observation nécessite la dissidence.....12

 La connaissance nécessite la rébellion.....12

 Le rôle cérébral chez les êtres organisés n’est pas noble mais ignoble.....13

 La réduction à l’inférieur n’est pas permise.....13

 Seule une opération de l’esprit individualise l’être vivant.....15

 L’exil est le propre de toute conscience de soi.....16

 L’homme est né de l’intuition et du refus de son exil.....16

 L’homme lutte pour la conservation et l’extension de l’entendement.....18

 La solitude consubstantielle aux consciences de soi obvie à l’extension de l’entendement.....19

 L’extension indéfinie de l’entendement produit la perte de l’individualité.....20

 L’interaction antagoniste de l’entendement et de la nature qualifie l’acte humain.....21

 La rébellion humaine est continue.....22

 Le sentiment.....22

 L’art.....23

 La foi, la religion.....23

 La politique.....24

 La qualité d’homme nécessite la solidarité.....24

 Le manquement à la solidarité est une aliénation de l’humain.....25

 Le retour volontaire à l’acceptation de l’exil n’est pas concevable.....26

 L’entendement et le Cosmos sont incommensurables.....26

 Tout acte humain est l’effet d’une volonté dirigée par une raison éthique.....27

 L’homme n’a pas la liberté de changer le visage de l’homme.....28

Annexes.....29

I – Dialogue sur l’idée de rébellion.....31

II – La sédition humaine et la pensée biblique.39

Plus où moins homme

Éditions
Albin Michel

*Il a été tiré de cet ouvrage :
60 exemplaires sur velin de Lana,
dont 50 numérotés de 1 à 50,
et 10 hors commerce numérotés de I à X.*

Droits de traduction, reproduction et adaptation
réservés pour tous pays.
Copyright 1950, by Editions Albin Michel.

commune, de telle sorte que personne ne puisse se prétendre de meilleure souche, ou plus ancienne, — ni blanc, ni noir, ni grand, ni petit mais *homme*.

Il y a donc plus de trois mille ans que le judaïsme se déclare pour l'égalité entre les hommes, et avec elle pour la Justice et la Liberté : l'homme ainsi ne sera « juif » que s'il ne se sent pas libre quand subsiste un seul esclave au monde, pas heureux quand tous les hommes ne sont heureux. Il sera « juif » dans la mesure où il sera *plus homme*, — et s'il a assumé la part la plus monstrueuse de la douleur du monde, n'est-ce point parce que depuis trois mille ans il représente, face à tous les racismes et tous les nationalismes, la claire incarnation de la rébellion humaine, que depuis trois mille ans la pensée Judaïque, en dépit des persécutions, prêche la communion des hommes et leur solidarité sans conditions ? « *Maudit soit*, dit Moïse, *celui qui pense : « Pourquoi me soucier de porter ma part du fardeau commun ? Si je ne la porte pas, qui le saura ? » Car il est écrit : « Contre lui crieront même les pierres des murs, témoigneront même les branches des arbres »*. Il est peu d'apologues qui symbolisent plus clairement la solidarité des rebelles que cette parabole du Talmud : sur un navire en mer, un des hommes entreprend de percer un trou. Il répond aux objurgations : « Je perce un trou seulement où je suis assis ». — « Oui, disent les autres, mais si l'eau entre, nous serons noyés tous ensemble ».

« Pionnier de la liberté, pionnier de la civilisation, dit Tolstoï d'Israël, il a dérobé aux cieux le feu éternel et en a illuminé le monde. Il est la source, la fontaine et l'eau vive ». Et Renan, comparant Israël à la Grèce antique, exigeante à la Beauté mais tolérante à l'Iniquité : « Les sages d'Israël s'enflammaient de colère aux abus du monde. Les prophètes, fanatiques de justice sociale, proclamaient hautement que si le monde n'était pas juste, ou apte à le devenir, mieux valait qu'il fût détruit. C'est une pareille vue, si déraisonnable soit-elle, qui porte aux actes héroïques, et tient superbement en éveil les forces de l'humanité ».

et d'en être puni, ce n'est pas constamment au même Dieu qu'il désobéit ni pour les mêmes raisons qu'il est puni. L'histoire de ces désobéissances est d'abord celle de sa rébellion contre Dieu Nature-naturante, — et il en est puni par l'exil et la solitude. Plus tard ses désobéissances sont de nature inverse : ce sont ses infractions à la Loi qui fait la solidarité des rebelles : Tu ne tueras pas, tu aimeras ton prochain, tu ne porteras pas atteinte aux droits d'un Etranger, etc... et la punition est celle qui suit la rupture d'un contrat (ce *contrat social* qu'est la Bible), la rupture du pacte passé par Israël avec ce Dieu législateur, contraire au Dieu Créateur, et qui loin de vouloir les hommes soumis et solitaires, divisés, les veut unis et résolus, — loin de les vouloir exilés du Paradis Terrestre, veut construire avec eux la paix de la cité terrestre *avant* celle de la cité divine, — du vivant des hommes, et non après leur mort.

Dès lors le fondement de Ja pensée judaïque ne cessera plus d'être la poursuite obstinée de la solidarité humaine, — de l'unicité des révoltés. C'est ce qui va la singulariser de toute la pensée antique, babylonienne, égyptienne, grecque ou latine, qui toutes ont accepté le *fatum*, la soumission aux puissances irrationnelles. Soumission qui entraîne l'acceptation de l'inégalité des hommes, et par suite leur rivalité meurtrière, la cruauté des jeux du cirque, la cynique exploitation des pays conquis, et en tout premier lieu : esclavage. Mille ans plus tôt que le sophiste Alcidamas osât le premier (sans aucun résultat d'ailleurs) mettre en doute que l'homme libre eût des droits naturels sur l'esclave⁶, Moïse avait déjà réglementé l'émancipation progressive des esclaves hébreux, punissait de mort « celui qui sera convaincu d'avoir enlevé l'un des enfants d'Israël pour en faire son esclave ou le vendre »⁷, et dans ses lois figure dès ce moment le « *Ta n'opprimeras point l'Etranger ; car vous avez été vous-mêmes étrangers en Egypte* », et il ajoute : « *Maudit soit celui qui fait fléchir les drotts de l'Etranger !* ».

« Cette loi, fait remarquer un philosophe juif⁸, est de signification essentielle dans l'histoire des Religions. C'est avec elle que la vraie religion commence. Il fallait protéger l'Etranger, non parce qu'il est un membre de ja famille, du clan ou de la nation, mais parce qu'il est un être humain. *C'est avec l'Etranger que l'homme a découvert l'idée de l'humanité* ». Et certes, c'est là une seconde « révolution » non moins étonnante que celle de l'anthropoïde quand, brisant avec les millénaires d'une soumission consubstantielle à toute bête, il se retourna sur lui-même, constata Sa condition et en demanda compte au ciel. Il n'était pas moins Extraordinaire, en un temps où la seule loi entre les peuples était la guerre et la servitude, où Israël avait tant souffert du fait de l'Etranger, qu'il sût briser avec cet enchaînement (millénaire, lui aussi) de haines raciales ou nationales, et découvrir une loi plus haute : celle de la solidarité de toute l'humanité rebelle.

Cette idée de l'égalité fondamentale de tous les hommes, un autre commentateur⁹ la fait remonter plus haut encore : à la Genèse, précisément à l'*Histoire de la Postérité d'Adam*. Laquelle donne à tous une origine unique et

6 L'esclavage est alors une institution d'Etat approuvée par tous et même les philosophes (Platon n'a pas une pensée pour les milliers d'ilotes qui lui permettent, à lui, d'être un aristocrate de la beauté et de la raison).

7 « *Et si l'esclave dit : « J'aime mon maître, je ne veux pas être affranchi », on lui percera l'oreille* ».

8 H. Cohen.

9 I. E. Deutsch.

Sommaire

Avant-propos.....5

Postulat apodictique.....7

La sédition humaine.....9

La notion de l'homme est ambiguë.....9

L'analogie ne caractérise pas l'homme.....9

La définition encyclopédique est-elle suffisante ?.....10

La pensée et le langage sont des effets, non des attributs.....10

Le comportement des espèces est immuable, seul celui de l'espèce humaine est variable.....10

L'essence de l'acte humain réside en ce qui distingue l'homme de la bête au même niveau d'intelligence.....11

L'entendement caractérise l'homme : mais il est à la fois cause et effet.....11

L'entendement nécessite la volonté.....11

L'observation nécessite la dissidence.....12

La connaissance nécessite la rébellion.....12

Le rôle cérébral chez les êtres organisés n'est pas noble mais ignoble.....13

La réduction à l'inférieur n'est pas permise.....13

Seule une opération de l'esprit individualise l'être vivant.....15

L'exil est le propre de toute conscience de soi.....16

L'homme est né de l'intuition et du refus de son exil.....16

L'homme lutte pour la conservation et l'extension de l'entendement.....18

La solitude consubstantielle aux consciences de soi obvie à l'extension de l'entendement.....19

L'extension indéfinie de l'entendement produit la perte de l'individualité.....20

L'interaction antagoniste de l'entendement et de la nature qualifie l'acte humain.....21

La rébellion humaine est continue.....22

Le sentiment.....22

L'art.....23

La foi, la religion.....23

La politique.....24

La qualité d'homme nécessite la solidarité.....24

Le manquement à la solidarité est une aliénation de l'humain.....25

Le retour volontaire à l'acceptation de l'exil n'est pas concevable.....26

L'entendement et le Cosmos sont incommensurables.....26

Tout acte humain est l'effet d'une volonté dirigée par une raison éthique.....27

L'homme n'a pas la liberté de changer le visage de l'homme.....28

Annexes.....29

I – Dialogue sur l'idée de rébellion.....31

II – La sédition humaine et la pensée biblique.39

rouvrir les chemins du ciel, — du Paradis perdu, — des mystérieuses splendeurs du Cosmos. Mais l'Éternel reprend sans tarder sa tactique de division, sème la confusion en isolant si bien les maçons de Babel « *gw'ils cessent de se comprendre les uns les autres* », et ainsi, privés de l'immense force de leur communion, abandonnent leur merveilleuse entreprise, troquent la truelle contre l'épée, et s'entretuent.

Toutefois, dans Je même temps, au visage de ce Créateur ennemi de ses rebelles créatures, se superpose un autre visage, celui d'un Dieu qui « *fait alliance* » avec Abram et rendra sa postérité « *aussi nombreuse que les grains de poussière sur la terre* ». Celui-là est le Dieu du seul peuple juif, celui qui dira à David : « *Je n'ai fait d'aucun temple ma demeure, j'ai marché au milieu de mon peuple, j'ai logé comme un voyageur sous la tente et dans un tabernacle* ». Ce Dieu-là, tout au contraire du Destructeur de Babel, veut que les hommes soient un. « *Tu me fais triompher des discordes de mon peuple* » s'écrit le psalmiste. C'est ainsi que la pensée Judaïque transforme la notion de Dieu, et, du tyrannique Créateur, cruelle nature-naturante, du Dieu diviseur des hommes, fait le Dieu symbole de l'humanité rebelle dans sa volonté d'être une, en un mot le Dieu auteur de la Loi : celui qui s'écrit : « *Vous êtes mes témoins !* » et dit « *Soyez saints pour que je sois saint* », — c'est-à-dire « par votre justice collaborez à ce que le monde soit juste, soit saint, car c'est vous, hommes, qui me créez, — vous faites, vous *agissez* ma sainteté ». Cette substitution d'un Dieu de l'homme-un, d'un Dieu de l'humanité rebelle au Dieu Créateur et meurtrier, elle apparaît une première fois lors du sacrifice d'Abraham, quand celui-ci, ayant reçu de l'Éternel l'ordre de lui dédier son fils en holocauste en preuve de sa soumission, un ange retient son bras, lui offre un agneau (morceau de nature non rebelle) et semble lui dire : « N'adore plus un tyran qui se repaît du sang des hommes, — adore désormais un Dieu qui les veut libres et unis »³.

Plus tard Jacob, à l'issue de son combat nocturne avec l'ange⁴, verra confirmer son double caractère de rebelle et d'exilé : « *Ton nom ne sera plus Jacob mais Israël, car tu as luité avec Dieu, et iu as vaincu* ». Et Jacob le supplie : « *Fais-moi connaître ton nom* », — Mais l'ange refuse de le lui donner et disparaît.

La pensée judaïque est ici singulièrement claire, singulièrement précise : et elle donnera à tout le peuple ce nom d'Israël — qui lutte avec Dieu — parce que j'homme est celui qui lutte victorieusement avec la Nature, mais qui lutte dans la nuit, et sans pouvoir rien apprendre de son adversaire⁵.

Ainsi quand, tout au long de la Bible, le peuple juif ne cesse de désobéir à Dieu

³ Il est significatif que, dans le premier Evangile, la généalogie de Jésus-Christ ne remonte pas au-delà d'Abraham : pas au-delà de celui qui comprit qu'il ne devait plus se soumettre, comme une bête, à un Dieu du meurtre, mais, comme un homme, à un Dieu d'union et d'amour.

⁴ En réalité, avec Dieu : Jacob nomme ce lieu *Peniel* « *car j'y a vu Dieu face à face* ».

⁵ Pas même son *nom*. Il est remarquable que, à travers toute la Bible, le fait de donner un nom revêt une extrême importance (Dieu amène les bêtes à Adam pour qu'il leur donne un nom, etc...) ; Or, pour donner un nom à une chose, il faut nécessairement l'avoir *isolée* comme concept, et pour cela avoir fait d'abord soi-même *dissidence* avec l'Unité Indivisible. Donner un nom est donc bien symbolique de la rébellion humaine ; et si Dieu eût accepté de livrer son *nom* à Jacob c'est qu'il eût admis l'esprit de l'homme au sein de sa réalité inconnaissable. Dieu dira encore à Moïse : « *Nul ne pourra voir mon visage et vivre* », c'est-à-dire pénétrer la réalité du Cosmos et rester un individu. « *Tz me verras seulement de dos* », ajoute-t-il, c'est-à-dire : l'homme connaîtra les phénomènes et non les noumènes,

pas de son fruit »¹. Mais l'homme vit « *que ce fruit était désirable, puisqu'il pouvait donner l'intelligence* » et il en mangea (se rebella), et il connut sa nudité, et aussitôt Dieu s'inquiéta et bannit l'homme du Jardin d'Eden, (c'est-à-dire de sa Création, du Cosmos) « *et il plaça tout alentour des anges aux épées flamboyantes pour en interdire les accès* », c'est-à-dire interdire tout retour, toute communication avec la mystérieuse Nature elle-même, — avec l'Unité Indivisible en laquelle aucune conscience de soi jamais n'a été admise ; car en effet que veut dire tout ce passage, sinon qu'en se rebellant par sa volonté de connaissance, l'homme prit conscience de son exil ? De son exclusion sans retour hors de la paix qui règne au paradis terrestre, — au sein de cette « inconscience-de-soi » où n'existe ni meurtre, ni peur ni souffrance mais seulement pacifique métamorphose ?

L'homme, d'entre toutes les bêtes, ayant ainsi pris conscience de son ignorance, de sa condition et de son exil, l'Éternel immédiatement renforce cet exil ; et pour plus de sécurité, commence de créer dans l'espèce humaine la solitude des êtres et leur division — faisant de cette espèce la seule qui s'entre-déchire. « *L'Éternel eut égard à Abel et à son offrande, mais il n'eut pas égard à Caïn et à son offrande* », et ceci sans rien justifier de ses raisons, de sorte que Caïn « *fut très irrité* », et qu'« *il se jeta sur son frère et le tua* ».

N'est-ce pas là le fait d'un dieu-provocateur, d'un dieu qui divise pour régner ? Malgré quoi, « *quand les hommes eurent commencé à se multiplier et qu'il leur fût né des filles, les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles, et ils s'unirent à celles qui leur plurent* ». Sur quoi l'Éternel s'écrie avec colère : « *Mon esprit ne sera pas toujours en lutte avec l'homme, car l'homme n'est que chair* », et devant cette « corruption » « *il se repentit d'avoir créé l'homme sur la terre et il dit : « J'exterminerai de la surface de la terre l'homme que j'ai créé* ».

On voit ainsi apparaître le début de la lutte entre l'homme et son Créateur, qui ne cessera plus. Une première fois donc, l'homme ne fut pas loin de retrouver le chemin du Paradis perdu puisque « les fils de Dieu s'unirent aux filles des hommes » — c'est-à-dire que le cosmos fut un jour consubstantiel à la pensée humaine, que celle-ci sut briser son exil. Aussitôt l'Eternel s'irrite et prend peur (« *l'homme pourrait devenir semblable à nous* », s'était-il déjà inquiété du temps d'Adam), décide d'entraver les conquêtes de l'intelligence en abaissant le temps de la vie de l'homme de 800 à 120 ans² ; puis (cette mesure se révélant insuffisante) de détruire l'humaine espèce tout entière ; — et sa crainte est telle qu'il en vient à redouter tout ce qui est doué d'une conscience de soi, et s'empporte jusqu'à décider l'extermination même des vermineux et des oiseaux du ciel.

Mais cela ne lui est plus entièrement possible : il a donné à l'homme l'intelligence — les moyens à Noé de se soustraire au cataclysme. Simplement, il ne sera plus jamais question de l'union « des fils de Dieu avec les filles des hommes » : le Déluge a tout noyé. L'homme se retrouve seul et nu — exilé. Il reprend aussitôt le combat, entreprend une construction telle qu'elle puisse lui

Avant-propos.

Cet ouvrage est divisé en deux parties : un *Postulat apodictique*, et ses *Corollaires*.

Il est constitué, en gros, d'études, articles ou conférences qui s'étagent sur quatre ans environ, et procèdent tous d'une seule et même préoccupation : chercher et dégager une règle de jugement, une méthode de pensée, qui permettent à la raison de tracer un chemin rigoureux parmi les sollicitations contradictoires de notre temps, de déjouer les pièges que nous tendent, à chaque carrefour, nos sentiments, nos préjugés, nos amitiés et nos inimitiés, — ou les nécessités de la lutte.

Contrairement à toute chronologie, on trouvera en tête du volume, sous la désignation de *Postulat*, l'un des derniers en date de tous ces écrits.

C'est que, s'il est ou paraît être ainsi la conséquence, l'effet, ou mieux encore l'issue, d'une convergence de réflexions qui devaient nécessairement y conduire l'auteur, il n'est en réalité que la prise finale de conscience, par celui-ci, de l'idée fondamentale qui déterminait bel et bien toutes celles qui l'ont précédée. Cette idée pourrait donc apparaître comme ayant été d'abord une donnée de l'intuition. En fait, il n'en est rien. La raison, on le sait, n'opère pas toujours selon un mode de propositions logiques découlant les unes des autres dans une sorte d'enchaînement géométrique : il arrive que tous ces éléments-là soient à pied-d'œuvre, simultanément, et que seuls manquent leur synthèse ou plutôt leur ordonnancement permettant *l'énoncé* de la conclusion finale ; puis, que toute une suite de conséquences rationnelles découlent à leur tour de cette conclusion implicite, et sautent, pour ainsi dire, par-dessus, sans attendre que l'esprit ait réussi à l'établir en langage clair. Les mathématiques ne se privent pas de recourir à cette méthode, qui suppose le problème résolu (établi et prouvé ce qui ne l'est pas) pour démontrer certaines propositions, lesquelles, à leur tour, confirment l'exactitude de ce qui d'abord n'était qu "hypothèse.

L'auteur ne prétend pas que sa volonté, en cette occasion, soit aussi clairement intervenue. Lorsque, dans *La morale et l'action*, il écrivait : « *L'homme voudrait bien trouver un point fixe, objectivement certain, échappant à toute contestation, pour y suspendre la chaîne de ses déductions, mais il ne trouve rien de semblable* », cela voulait bien dire que sa raison n'avait en effet encore « trouvé rien de semblable » — que l'auteur, à ce moment, ne croyait pas même cela rationnellement. Tout ce qu'il supposait alors pouvoir établir, était l'idée assez commune que, *pratiquement*, l'homme n'apparaît essentiellement distinct de la bête que par son attitude de refus (et de lutte) à l'égard de sa condition naturelle. On trouvera cette idée, sous des formes très voisines les unes des autres, dans un certain nombre d'écrits de la même période. Car dès lors l'auteur

¹ « Car, ajoute-t-il, le jour où tu en mangeras, tu mourras certaine- ment », c'est-à-dire tu mourras à ce que tu € \$, par la connaissance tu cesseras d'être simple morceau de nature comme, Par la métamorphose, la larve « meurt » en papillon.

² Qu'on s'imagine Newton, Einstein, Pasteur vivant huit cents ans !

assurément tenait cette donnée de l'expérience comme un fondement posé en principe. Mais que cela fût « un point fixe objectivement certain, échappant À toute contestation », l'auteur ne le soutenait pas encore. Il fallut pour cela que, ayant à répondre à maint contradicteur, il fasse (presque contraint et forcé) une analyse de plus en plus serrée de cette proposition, et que les chemins rigoureux de l'analyse le mènent à rechercher l'essence de la notion d'homme au niveau de la brute — au plus près de la bête, — à « évaluer » en somme le résidu de ce que nous appelons encore *humain* dans les actions des hommes quand leur fonction mentale est au plus bas : quand elle ne dépasse pas l'intelligence des animaux.

Qu'une telle valeur en effet puisse être et soit déterminée, et il apparaîtra une définition de l'homme valable pour tous — chrétiens, bouddhistes, matérialistes, croyants ou agnostiques, — applicable en tous lieux, en tous temps, à tous les degrés d'évolution — au Canaque anthropophage aussi bien qu'à Saint François, Michel-Ange ou Einstein — et par suite la possibilité de fonder en raison une éthique impérative, non plus relative aux états transitoires et changeants des sociétés et des mœurs, mais bien quasi-absolue puisque relative à la qualité d'homme en soi. En bref, une éthique qui, observée, rend les hommes *plus hommes*, — *moins hommes* dans le cas contraire.

L'auteur ne doutait point, avant même de le vérifier, que cette éthique se confondrait avec celle qu'il défend obstinément, après Kant, depuis qu'il a commencé d'écrire. Celle qui interdit de jamais traiter aucun homme comme un moyen. Mais tandis que le philosophe déduisait cette loi de propositions elles aussi « posées en principes », donc discutables, (la raison ne rend pas heureux), et que l'auteur l'établissait jusqu'à présent, on l'a vu, sur la seule observation pratique (tout se passe comme si), celui-ci est désormais assuré que cet impératif *se confond avec la qualité d'homme en tant que telle*, et qu'ainsi tout ce qui le transgresse participe de la bête, et tend du même coup à nous y ramener.

C'est pourquoi le volume s'ouvre, malgré la chronologie, sur le discours qui dégage et démontre cette définition fondamentale : puisque ce discours éclaire, et non seulement éclaire mais justifie les écrits qui l'ont précédé.

II – La sédition humaine et la pensée biblique.

Ce texte fut écrit pour paraître dans un cahier collectif consacré au Génie d'Israël, à la demande de l'éditeur de ce volume. L'auteur le publie ici, pensant que la conception de l'homme qui se dégage de son essai, et la pensée judaïque telle qu'elle apparaît en particulier dans la Bible, s'éclairent l'une l'autre d'un jour singulier.

Daxs quelle mesure la pensée biblique est-elle en accord avec cette notion de l'homme défini par sa rébellion — et avec l'éthique qui en est la conséquence ?

Certes, la Bible est riche en contradictions, et l'on peut lui faire prouver ce que l'on veut. *The Devil can cite Scripture for his burpose*, fait remarquer Shakespeare. Mais ces contradictions mêmes ne participent-elles pas, justement, de cette ambiguïté fondamentale qui est notre condition ?

Cette ambiguïté, elle apparaît avec éclat dans la conception biblique du Dieu des Juifs — de l'*Éternel* — et toute l'histoire du peuple juif est un long balancement entre sa révolte contre l'Éternel quand celui-ci est confondu avec la nature-naturante, Et sa vénération pour lui quand il est confondu avec cette part de nature-naturée qu'est le peuple juif lui-même, et plus tard avec toute l'humanité en devenir.

Car, bien loin d'être monolithique, l'Éternel de la Bible subit de la Genèse à l'Exode, du Levitique aux Nombres, du Deutéronome au Livre des Rois, une singulière métamorphose. D'abord créateur de toutes choses et maître impitoyable de ses créatures, idole terrible et anthropomorphe (puisqu'il crée Adam à son image), puis cruel Dieu de la guerre et des armées, il est peu à peu sublimé jusqu'à cette notion de l'absolu d'un dieu sans visage : celui de la conscience même du peuple juif ; et dès lors ne cesse de se transformer avec ce peuple, confondu avec lui, puis appelé à se confondre avec l'humanité tout entière.

Tout au long de la pensée judaïque, telle qu'elle apparaît dans la Bible, celle-ci dessine en l'Éternel un dieu amphibologique, d'abord créateur, puis créé à son tour par ses créatures — sans jamais cesser tout à fait d'être et l'un, et l'autre.

C'est Adam qui inaugure la révolte de l'homme contre ce dieu-créeur, quand l'Éternel lui dit en lui montrant l'Arbre de la Connaissance : « Tu ne mangeras

toutes les autres espèces acceptent.

Les difficultés commencent quand il s’agit de décider si telle ou telle pensée, telle ou telle volonté agit en faveur de la rébellion ou la contrecarre. Si elle participe à notre lente émancipation victorieuse ou tend au contraire à nous maintenir sinon nous ramener dans notre condition primitive de douloureux robots écrabouillés. C'est là, j'en conviens, un grand brouillamini. Du moins a-t-on un fil d'Ariane pour tenter de s’y retrouver. Telle est la justification de mes efforts. Pascal écrivait : « Il faut se connaître soi-même ; quand cela ne servirait pas à trouver le vrai, cela au moins sert à régler sa vie, et il n’y a rien de plus juste. » Aider, si je peux, les hommes à régler leur vie : je n’ai pas eu d’autre dessein.

Postulat apodictique

établi préalablement une définition rigoureuse de nos termes. La nature elle-même ne pourrait rien nous enseigner à ce sujet, car elle ne se sert pas de ces symboles conventionnels que nous appelons des « noms », et elle ne « classe » pas davantage. Or, si nous demandions aux psychologues une définition, ils devraient se mettre d'accord sur des critères *psychologiques*, dont la présence rendrait commode d'y attacher l'étiquette « Homme ». Si nous la demandions aux zoologistes (ou anthropologues), ils devraient exiger pour la même étiquette certains critères *physiques*. *Mais il ne s'ensuit pas que les deux groupes de critères coïncideraient au même point de l'échelle évolutionnaire*. Si nous voulons définir l'homme complètement, il nous faut, par conséquent, choisir l'une de ces deux définitions, *mais nous ne pouvons pas les choisir toutes les deux*. Si celle du zoologiste est choisie (ce qui, pour plusieurs raisons, me semble inévitable), alors les psychologues doivent s'incliner et (s'ils se sont servis d'une définition psychologique) ils doivent, si c'est nécessaire, changer leurs manuels et conformer leur description à celle des traits propres à l'homme zoologique.

Mais quoi que nous fassions, résistons à la tentation de définir l'homme en termes de qualités éthiques et morales. On n'y gagnerait rien, et cela donnerait lieu à des confusions sans fin. Quoi que vous disiez, le kapo d'un camp de concentration est tout autant homme que l'était Pasteur, Socrate ou Confucius.

V. — Mais pardon, pardon ! Nous voici derechef en plein malentendu. Ne revenez-vous pas, une fois encore, à la tentative d'une définition de l'homme à l'usage des anthropologues ? Une fois de plus par conséquent je précise : il existe une définition (conventionnelle, assurément !) du mot *bridgeur* ; si je joue à la belote, je reste peut-être (si je sais jouer au bridge) de l'espèce bridgeur, mais *dans le moment* je n'en suis pas un, je suis un joueur de belote, Ainsi du tortionnaire nazi. Si l'on admet que l'activité spécifique que *nous appelons* humaine est une rébellion permanente à la condition animale, le kapo reste bien évidemment un membre de l'espèce (comme il reste un Bavarois, un catholique, un hépathique ou toute autre classification que vous voudrez) mais dans le moment où il torture ses frères il ne répond pas aux critères, dénués de toute charge affective, mais exigibles par définition, pour dire qu'il *agit* « en homme ». C'est tout. C'est énorme.

Et quant à refuser de définir l'homme en termes d'éthique, pourquoi donc ? C'est faire fi d'un fait positif, d'une différence essentielle et parfaitement objective entre l'espèce humaine et les autres espèces : celles-ci ont toutes un comportement fixe, sans changement à travers les âges et les circonstances : seule l'espèce humaine évolue sans arrêt, sous l'impulsion constante d'une volonté dirigée par des raisons éthiques (ex. : l'émancipation des esclaves, celle des femmes, la réglementation du travail, etc. pour ne pas parler de la vie antique, médiévale et moderne, et en tout premier lieu, des religions). Vous ne pouvez pas définir l'homme — même d'un strict point de vue scientifique — sans tenir compte de ce fait qui est, me semble-t-il, d'importance !

Ceci dit, qualifier l'homme comme un animal rebelle à sa condition n'est pas le définir en termes d'éthique. C'est reconnaître objectivement le comportement spécifique de l'espèce humaine : le refus d'une ignorance consubstantielle que

second, il lui a fallu pratiquer une « révolution » pour devenir réflexive. L'homme ne « commence » qu'avec cette « giration » absolument unique chez les êtres animés, *il ne commence qu'avec la question « pourquoi » et « comment », et avec la volonté d'y répondre.*

Je voudrais maintenant aborder votre objection la plus grave : quelle est l'utilité d'une telle conception — en quoi est-elle plus utile, par exemple, que la théorie du langage de Muller, ou que votre théorie conventionnaire ? La théorie de Max Muller, nous en avons fait justice, vous et moi. Voyons à quoi mènerait la vôtre si on la tenait pour suffisante.

Si l'homme était seulement celui qui crée des conventions, et rien de plus, toute convention le spécifierait homme. Toute convention, ce qui veut dire : si je fais convention par exemple que les races sont inégales, et que la plus forte a droit de vie et de mort sur la plus faible, je fais un acte conventionnaire, et donc, en massacrant cinq millions de Juifs, je ne diminue en rien ma qualité d'homme. En poussant un peu, je pourrais dire que c'est en refusant la convention que je suis moins homme. Or je sais bien que ce n'est pas vrai (c'est le thème, au fond, de mon livre : *Les Yeux et la Lumière*). Il manque donc quelque chose.

Vous répondrez probablement : « Ce n'est pas de ces conventions-là que je parlais. Je n'emploie pas le mot « convention » dans le sens d'un accord délibéré entre les membres d'un groupe humain : cela n'a rien à voir avec les *formes conventionnelles* et leur fonction ». Sans doute. Ce qui veut dire que l'idée et le mot « convention » couvrent un terrain trop large et qu'il faut préciser quelle sorte de conventions est spécifique de l'acte humain. N'est-ce pas à cela justement que répond ma théorie ? Elle montre, si vous voulez, que l'homme se distingue sans doute de l'animal par sa capacité conventionnaire, mais que cette capacité est le fruit tout d'abord de sa rébellion, et donc qu'elle le fait *plus homme* dans la seule mesure où les conventions qu'il établit *restent fidèles à cette origine*. Tout de même que le tennis étant d'abord un jeu, des conventions qui feraient du tennis une entreprise mortelle pour le vaincu trahiraient dans son essence le jeu de tennis.

En d'autres termes, ma théorie prétend simplement montrer qu'il y a contradiction entre le fait de dire : « Je suis un homme » et celui de se comporter d'une manière qui ne répond pas à la définition de ce concept. Ceci doit permettre de fonder une éthique *sur un terrain absolument rationnel* (à l'intérieur des limites de la raison), en dehors justement de toute métaphysique comme de toute définition zoologique, de tout critère posé en principe du bien et du mal, de tout préjugé sentimental, social, ou religieux. Rien de plus. Mais aussi, rien de moins. .

F. B. — Cela me semble dangereux. Nous pouvons, vous et moi, aisément discuter de l'homme et de la bête sans définir ni l'un ni l'autre d'un point de vue scientifique, parce qu'il y a un abîme entre les deux, tant physique que psychologique, de telle sorte que nous ne risquons pas de les confondre jamais. Cependant s'il était possible de tracer, pas à pas, sur le plan psychologique, la lente transition de la bête à l'homme, et s'il était possible de faire de même sur le plan physique, alors nous ne pourrions mener une discussion utile sans avoir

La sédition humaine

Constaté que certains mots ont perdu la netteté de leurs contours aussi bien que de leur contenu, c'est devenu presque un lieu commun. Ainsi des mots Liberté, Justice, Démocratie, par exemple. Jamais il n'a été plus nécessaire d'en préciser les acceptions et les limites, sur lesquelles tout le monde puisse s'entendre. Peut-être est-ce actuellement une des tâches majeures dans la pacification du globe.

La notion de l'homme est ambiguë.

Plus important encore que tous ceux-là, puisqu'il les commande et les ordonne, est un mot, une notion plutôt, qui exige ainsi de prime abord une délimitation sans équivoque. C'est le mot *homme*, Aucune notion sans doute ne paraît plus évidente, et n'est en réalité plus ambiguë. Sur cette ambiguïté s'appuient toutes les tyrannies. Celles-ci prennent donc grand soin de l'entretenir, aidées en cela par les passions des foules, la résurgence de leurs mauvais instincts, qui s'en emparent avidement pour s'en nourrir,

Mot et notion ambigus, disions-nous : c'est parce que ce mot désigne à lui seul plusieurs concepts, qui paraissent se confondre mais ne se confondent nullement. Tenter de disloquer cette confusion, de tracer les limites respectives de ces concepts confondus, de dégager ce qui est proprement humain de nos actions, et de montrer quel comportement fait en effet de nous (ou ne fait pas) des hommes, c'est l'ambition du présent discours.

Ambition qui ne dépasse point la mise en ordre, la confrontation d'un grand nombre d'idées ou de connaissances depuis longtemps en circulation. On ne trouvera donc pas ici de « révélations ». Mais peut-être, de ces confrontations, verrons-nous surgir une de ces évidences d'autant plus frappantes qu'elles nous étaient restées longtemps cachées.



L'analogie ne caractérise pas l'homme.

Qu'entendons-nous, donc, par le mot « homme » ? Quelle idée ou famille d'idées ce mot symbolise-t-il ? Ecartons tout de suite la réponse simpliste qui vient naturellement aux lèvres : « Un homme, c'est un être de la même espèce que moi. » Si nous la mentionnons pourtant, c'est que nombre de gens se

contentent toute leur vie de cette réponse-là. D'autres hélas non seulement s'en contentent, mais en font la base de leur éthique : satisfaits de se sentir hommes comme un loup se sent loup, ils échappent à toute tentative faite pour les amener à des sentiments plus dignes. De la même façon ils se sentiront blonds, aryens et nazis sans que nul argument puisse les convertir à de plus saines certitudes.

La définition encyclopédique est-elle suffisante ?

Trouverons-nous une réponse plus satisfaisante en nous reportant à la définition encyclopédique ? Ouvrons le dictionnaire :

HOMME : Animal raisonnable, ou d'une manière plus précise, mammifère bimane, à station verticale, doué d'intelligence et de langage articulé.

Sommes-nous beaucoup plus avancés ? *Mammifère bimane à station verticale*, cela décrit seulement un animal supérieur, un singe anthropoïde. *Doué d'intelligence*, cela paraît sous-entendre que les autres mammifères en sont privés. Or nous savons fort bien qu'ils en sont doués à des degrés divers (le cheval plus que le bœuf, le chien plus que le cheval).

La pensée et le langage sont des effets, non des attributs.

De plus, à supposer que l'intelligence soit le propre de l'homme, nous n'aurions lait alors que définir l'homme par l'homme comme Dialoirus définissait la maladie par les humeurs peccantes : il resterait à définir l'intelligence, *Doué de langage articulé*, cela suffra-t-il ? Pas davantage, Que les hommes n'aient jamais fait que s'appeler entre eux, se reconnaître, s'avertir, désigner quelques-unes de leurs activités, ils n'eussent pas dépassé le langage de maints oiseaux. Si le langage des hommes s'est distingué de celui des bêtes, c'était nécessairement pour satisfaire à d'autres *besoins* : ce sont donc ces besoins qui déterminent l'homme, non le langage — simple mise en jeu, pour ces besoins, des dons d'articulation que le perroquet possède aussi.

Ces dons (l'intelligence, la faculté d'articuler des sons) certes l'homme en était pourvu plus que les autres. Toutefois le point est qu'il ne s'en est pas servi seulement *plus* que les autres, mais qu'il s'en est servi *différemment*.

Le comportement des espèces est immuable, seul celui de l'espèce humaine est variable.

En fait, la toute première constatation à faire eût dû être celle-ci :

Toutes les espèces animales ont un comportement inné, instinctif, à peu près immuable. Un troupeau de buffles, une tribu de macaques, se comportaient il y a dix mille ans comme aujourd'hui (passons sous silence les modifications d'habitude des animaux domestiques : elles sont le fait des hommes et non des bêtes elles-mêmes). Seule de toute la création terrestre l'espèce humaine a un comportement extrêmement divers, changeant le long du temps, variable avec les latitudes, — une *éthique* en perpétuelle évolution.

Cette différence fondamentale suppose nécessairement un moteur spécifique

F. B. — Cela ne me paraît nullement certain. Imaginons le proto-homme au point où il a tout l'équipement cérébral nécessaire pour faire un concept, mais où en fait il n'en a encore jamais fait un seul. (C'est une image très « idéalisée » mais acceptable dans cette sorte de conjectures). Bien entendu, il ne peut pas encore parler puisque le langage exige la puissance de concevoir, mais nous assistons à la naissance même du langage. Or qu'est-ce qu'il lui faut pour former son premier concept ?

Un jour, en quittant sa caverne (ou le sommet de son arbre) il rencontre un troupeau de cerfs, dont les membres peut-être différent considérablement l'un de l'autre. Il devient conscient, pourtant, qu'il y a une unité d'aspect à travers tout le troupeau — un nombre de traits communs à tous ces animaux. Quand le troupeau a passé, il s'aperçoit qu'il est capable de tenir dans son esprit (disons) une image vague d'un cerf qui représentera pour lui *l'idée* « cerf ». Cette image sera son symbole personnel de l'espèce « cerf », jusqu'à ce qu'elle se change en symbole conventionnel (le *mot* cerf) avec la formation du langage. Je ne veux pas dire qu'il a été capable d'analyser ces processus : tout simplement ils se sont « produits » ; mais il a créé son premier concept, — si toutefois nous employons, vous et moi, le mot « concept » dans le même sens du « résultat de l'abstraction des éléments communs dans une multiplicité » et de l'incarnation de cette idée dans un symbole. C'est probablement là une simple prise de conscience dont il ne se rend pas compte (unself-conscious) et qui ne demande, me semble-t-il, aucun acte de volonté (pas davantage que ne le demande la perception), ni un « refus d'ignorance », beaucoup moins encore une rébellion.

V. — Eh bien, nous voici une fois de plus en malentendu sur un point de terminologie. Vous appelez ici concept ce que je nomme objectivisation. (D'ailleurs vous avez sans doute raison : c'est moi qui emploie le mot concept dans un sens trop étroit). Mais ce « concept » que vient de faire l'anthropopithèque en isolant l'image impersonnelle du cerf ne le distingue pas du tout de l'animal. Lorsque le chien d'une meute, lors d'une chasse à courre, tombe sur la piste odorante d'un renard, d'un sanglier ou d'un cerf, il se fait dans son esprit exactement le même travail *irvolontaire* que vous venez de décrire, il « imagine » le renard ou le cerf qui doit être en train de fuir au bout de la piste. Et il en prévient ses camarades de la meute par la qualité de ses aboiements, auxquels ceux-ci en effet ne se trompent pas, « imaginent » à leur tour la sorte de bête dépestée, et même comprennent dans quelle direction ils doivent se précipiter. Ce n'est donc pas ici que commence ce que nous appelons l'homme, Ce n'est pas ce genre de concept qui le caractérise spécifiquement. Tant qu'il ne s'y mêle pas une *volonté de connaissance*, le concept — même vocal (*id est* le langage) — n'est qu'un instrument à l'usage de la vie animale. Je n'emploie pas le mot « concept » dans ce sens général. Il signifie pour moi, non seulement de faire l'abstraction des éléments communs dans une multiplicité (« objectivisation » dont les animaux sont pareillement capables) mais d'intégrer cette abstraction dans un système de connaissances. Et ce concept-là, je l'ai montré, nécessite une observation *dirigée*, par conséquent un effort, et une source émotive à cet effort. En d'autres termes encore, le sens de projection de l'esprit est rigoureusement inverse : il reste, dans le premier cas, purement tourné vers le dehors ; dans le

l'animal, mais l'emploi du langage n'est qu'un des aspects d'une activité beaucoup plus large.

V. — J'ai fait justice de cette affirmation, dès les premières pages, dans des termes voisins des vôtres.

F. B. — Si l'on me demandait ce qui, à mon avis, distingue spécifiquement l'homme de l'animal, je serais tenté de répondre : « L'homme est le seul animal « conventionnaire », le seul qui crée des conventions. » Je ne puis pas développer ici la théorie très complexe de ce que j'appelle la capacité conventionnaire de l'homme. Vous la connaissez, et vous admettez avec moi, je crois, que toute où presque toute action spécifiquement humaine nécessite à sa source une « convention » préalable — et en tout premier lieu l'emploi de symboles admis en commun. La distinction que je fais entre l'homme et la bête est (comme pour vous) essentiellement dans le domaine de l'esprit, et dans l'énorme développement chez l'homme de sa faculté d'idéation. Mais « esprit » et « idées » sont aussi des abstractions, et on pourrait dire qu'ils appartiennent à un domaine Jui-même invisible, intangible et pour ainsi dire « désincarné ». Or comment des « idées » deviennent-elles « incarnées » ? Comment *commengons-nous* à raisonner ? Quels instruments servent le but de la pensée réflexive ? Je considère que la réponse est assez évidente : nous incarnons des idées par le moyen des symboles et du symbolisme, Avoir une idée dans l'esprit, c'est avoir un symbole dans l'esprit, les deux sont inséparables. La croissance de l'idéation et le développement des symboles vont main en main. Raisonner veut dire jongler avec des symboles, Or si, au départ, ces symboles peuvent être de simples « images » mentales (si je pense par exemple à la manière dont je vais pouvoir ouvrir une caisse, — avec un tournevis, une tenaille, un marteau — je me représenterai mentalement ces outils en action sans l'usage de mots ou de phrases), lorsque l'on en arrive aux abstractions la situation devient plus difficile, et, d'autre part, l'homme n'est pas seulement un individu détaché à qui suffisent des symboles personnels. Il n'aurait Jamais pu développer ses facultés sans contact avec ses semblables. Ainsi, au fur et à mesure que sa faculté d'idéation se développe, un système de symboles *commun à son groupe social* doit être créé dans ce qu'il faut appeler dès lors des *formes conventionnelles*.

Tout ceci est très mal dit et terriblement incomplet, mais j'espère que vous aurez compris pourquoi 1° ce qui distingue l'homme de la bête étant sa faculté d'idéation, et 2° cette faculté d'idéation ne pouvant elle-même se développer que dans le cadre des formes conventionnelles, — je puis être tenté de prétendre que c'est la capacité conventionnaire de l'homme qui le distingue spécifiquement du reste de la création.

V. — Je n'ai rien, en effet, à objecter à une telle théorie ; je la crois généralement juste. Mais vous admettez qu'il paraît assez évident aussi que les formes conventionnelles étant le cadre dans lequel se développent les symboles, ceux-ci précèdent celles-là ? Plus précisément, que le *besoin* de créer des symboles précède la *manière* dont ils se créeront ? Or c'est ce besoin que je qualifie de rebelle. Par conséquent la rébellion précède chez l'homme son activité conventionnaire et la détermine : c'en est la condition nécessaire.

du comportement humain, qui agit sur l'homme et point sur la bête.

Il reste à découvrir quel est ce moteur. Puisqu'il ne peut être aucun de ceux qui régissent la conduite des animaux, nous pouvons éliminer d'emblée tout ce qui, même à un degré très faible, existe en commun chez l'homme et chez le plus évolué — le plus intelligent — des mammifères supérieurs. Nous en arrivons ainsi à poser la question :

« Quelle est la différence — la nouveauté essentielle qui un jour a fait surgir l'homme de l'anthropoïde ? ». Ou encore : « Sur quelle pré-action précisément pouvons-nous déclarer de l'anthropoïde qu'il est devenu un homme ? »



L'essence de l'acte humain réside en ce qui distingue l'homme de la bête au même niveau d'intelligence.

Prenons donc l'homme à sa limite la plus primitive, celle où il se distingue à peine de l'anthropoïde. Le pygmée de nos jours peut encore nous en donner une image, puisque dans presque tous les domaines, il est inférieur à certains animaux : moins éduicable que l'éléphant, moins adroit que le chimpanzé, moins ingénieux d'apparence que le castor constructeur de villages, de digues, de canaux et d'écluses. Ceci confirme bien que ce n'est pas dans ces divers domaines que l'homme se distingue essentiellement des animaux. Mais il est une chose que fait le pygmée et que nul animal ne fit jamais : il lance au ciel des imprécations,

L'entendement caractérise l'homme : mais il est à la fois cause et effet.

Ici, entre l'homme et la bête, il ne subsiste pas de commune mesure, Ici nous sommes donc sur la bonne piste, — et, nous le verrons, l'acte qui consiste à supplier ou à maudire le ciel est le plus éloquent symbole, l'effet le plus significatif, de ce qui est réellement le propre de l'homme : l'abstraction.

Car, pour s'adresser au ciel, encore at-il fallu d'abord le *concevoir* : ce qui distingue essentiellement l'homme de l'animal, ce qui a fait un homme de l'anthropoïde, c'est cette faculté de former un concept.

Or, former un concept, qu'est-ce que cela veut dire, ou plutôt suppose ? Certes, un chien qui joue avec une balle, un brochet qui happe un goujon, « objectivent » leurs sensations en objet roulant, en objet nageant. Mais cela se fait seul, et comme malgré eux : ils n'ont point besoin pour cela de faire intervenir une *volonté de connaître*.

L'entendement nécessite la volonté.

Est-ce que l'homme au contraire, quand il use de ses facultés pour isoler ces objets non plus en choses qui roulent mais abstraitement en « balles », non plus en choses qui nagent mais généralement en « poissons », et particulièrement en

carpes, en truites, en saumons, — sans compter les entités plus abstraites encore, alliées à ces objets, de pesanteur, de flottaison, — est-ce qu'il « subit » ces opérations comme le chien, le brochet ? Celles-ci se font-elles « seules, et comme malgré lui » ? Nous savons bien que non : nous savons par notre propre expérience quel effort de l'esprit il nous faut faire au contraire pour isoler toute abstraction nouvelle, c'est-à-dire quelle volonté, et d'abord la volonté de connaître.

Or, pour simplement ressentir, pour que naisse en lui cette volonté de connaître, il a fallu nécessairement à l'anthropoïde : premièrement, qu'il *constate* son ignorance ; deuxièmement, qu'il *refuse* cette ignorance, qu'il refuse sa condition d'ignorant.

L'observation nécessite la dissidence.

Mais pour pouvoir *constater* son ignorance, il a fallu qu'il ait l'inspiration, prodigieuse après tant de millénaires d'automatisme obscur et brut, qu'il fasse, sur cette longue soumission routinière, sur cet aveuglement consubstantiel, l'effort presque inconcevable de *s'arracher* un beau jour à ses sensations, à ses impulsions, à ses instincts ; que par une « révolution » inouïe il cesse de les *agir* pour se retourner sur eux, comme sur un miroir, pour les regarder et *se* regarder en observateur ; bref qu'il se mette *à part* des choses et de soi-même, — en un mot : *à part de la nature*. Pour constater son ignorance il a fallu, en d'autres termes, qu'il entre en DISSIDENCE.

La connaissance nécessite la rébellion.

Mais pour *refuser* ensuite cette ignorance, il a fallu, l'ayant constatée, qu'il s'émeuve, la juge inacceptable, décide de la vaincre, ajoute ainsi la lutte à la dissidence : qu'il entre, en d'autres termes, en RÉBELLION.

On le voit donc, cette volonté de connaissance, qui trace la limite entre l'homme (qui refuse son ignorance) et la bête (qui l'accepte ou mieux encore : fait un avec elle), c'est une révolte. La pensée, le langage, la science, etc. ne sont que les produits, les conséquences de cette révolte. C'est elle qui détermine l'homme et le qualifie. L'homme a commencé où a commencé la révolte.

un individu qui, seul, transgresse une loi acceptée et mise en pratique par les milliers de ses pareils ? Nous l'appelons rebelle. C'est dans ce sens que je dis l'espèce humaine, qui seule transgresse une loi d'ignorance acceptée et mise en pratique par les milliers d'espèces animales autour de lui, « rebelle » à cette loi. Vous voyez que je reste dans le domaine des définitions méthodologiques, rien de plus.

F. B. — Admettons. Mais croyez-vous dès lors qu'une telle conception puisse apporter rien de nouveau sur l'histoire du passage de la bête à l'homme ? Tout ce que l'on sait à présent ne va guère plus loin que ceci : il semble que pendant la phase de transformation une série de mutations génétiques ont dû se faire chez nos ancêtres anthropopithèques, dont le résultat fut, entre autres, un grand développement de la structure cérébrale accompagné de changements remarquables dans les attributs et les capacités de l'esprit. L'histoire de ces transformations physiques se rassemble graduellement grâce, entre autres, aux découvertes anthropologiques qui se font actuellement, en particulier au TransVaal, Du côté mental l'histoire est plus difficile à déduire. Mais il semble clair que les charigements physiques étaient accompagnés par une nouvelle faculté de l'esprit particulièrement notable : une sorte de dichotomie eut lieu qui permit partiellement à l'individu de se détacher mentalement du monde physique qui l'entourait, et, pour la première fois au cours du progrès évolutionnaire, de raisonner (aussi primitivement que ce fût), de s'accrocher à ces abstractions que nous appelons idées et de jouer, de jongler avec elles. Mais quelle lumière votre conception de la rébellion contre l'ignorance peut-elle jeter sur le processus de ce changement ? 1

V. — Je le répète : aucune. Sinon peut-être une réponse à ceci : vous dites que ce que vous nommez « dichotomie » (et que je nomme « sécession ») a *permis* à l'individu de former des abstractions. Permis, pas plus, en effet : car nous savons par notre propre expérience qu'une abstraction ne se forme pas toute seule (comme l'objectivisation chez l'animal), que toute connaissance nouvelle demande au contraire, pour être comprise et assimilée, une volonté de l'esprit, parfois énorme et même douloureuse. Qu'il faut une source à cette volonté ; et qu'elle ne peut être que dans l'émotion. Ici nous quittons l'observation objective et nous sommes bien forcés de passer au subjectif. Mais je n'« explique », en effet, rien de plus. Aussi bien, la claire constatation de notre propre ignorance implique-t-elle une phase déjà avancée de l'intelligence réflexive et de la puissance d'abstraction : ainsi l'anthropopithèque qui en est capable n'est-il plus un proto-homme mais déjà un homme ; de sorte que je serais en pleine impasse logique si je voulais donner la rébellion comme une *explication* du passage de la bête à l'homme. Ce serait absurde.

F. B. — Alors quelle est l'utilité de cette conception ? Je conçois qu'elle soit une réponse valable à la question que vous posez : « Dans le comportement humain, qu'est-ce qui est spécifique de l'homme et de l'homme seul ? » Mais est-elle la seule réponse valable ? On en trouverait sans doute beaucoup d'autres : toutes valables mais toutes discutables. Par exemple, Max Muller soutient que la différence essentielle entre la bête et l'homme, c'est le langage articulé. Il est vrai que c'est l'évidence extérieure la plus frappante de la supériorité de l'homme sur

cannibale et à Einstein, mais inexistant chez la bête : quel est-il ? » Ma réponse à une telle question est : *former des concepts*. Elle ne peut au moindre degré prétendre être l'explication de quoi que ce soit. Elle est proprement une observation, rien de plus — pas même une observation : un « résidu », le fruit de l'analyse d'un grand nombre d'observations. Mais cette réponse en exige aussitôt une autre : quelles sont les conditions *nécessaires* (non *suffisantes*, lesquelles sont à découvrir) à la formation d'un concept ? Je réponds : la rébellion. Mais une fois de plus, ce n'est pas là une explication (de la transformation biologique qui l'a permise). Ce n'est rien d'autre que le fruit encore de l'analyse des dites conditions : individu (sécession) — constatation d'ignorance (plus où moins consciente mais sans laquelle on ne « chercherait » pas) — refus (rébellion).

Cette « rébellion » n'a pas à être expliquée d'un point de vue scientifique, ou plutôt cette explication est du domaine des sciences naturelles, non de celui des définitions méthodologiques, qui est le mien et dont je ne prétends nullement sortir. De sorte que le « refus d'ignorer » que j'appelle rébellion peut bien venir d'une « aggravation soudaine des pulsions de la curiosité observable chez maint animal ». Il peut venir de cela ou d'autre chose, je n'en sais rien — et encore faudrait-il expliquer pourquoi et comment s'est faite cette « aggravation soudaine ». Et aussi pourquoi la conscience de soi de ces animaux s'était d'abord éveillée à cette curiosité. Je serais tenté de répondre (non en homme de science mais en observateur) que cette curiosité est peut-être bien en effet le germe chez l'animal de la rébellion éclore chez l'homme — germe de désordre que Dieu craignit si fort qu'il noya dans son Déluge non seulement les hommes mais tout ce qui sur terre était doué d'une conscience de soi.

F. B. — Vous avez bien compris, j'espère, que je ne prétends nullement que la notion de la « curiosité » ajoute quoi que ce soit à l'analyse de l'homme. Mon but en la mentionnant était de suggérer que la curiosité pourrait être considérée comme menant à la formation des concepts *aussi bien* que le « refus d'ignorance », aussi bien et même mieux, car cette curiosité est au moins, elle, une observation *positive*. Mais, au fait, quelle différence faites-vous entre « le refus d'ignorer » et « le désir de savoir » ? Si ce n'est que le premier vous permet d'introduire le mot « rébellion » (avec toutes ses associations affectives), et l'autre non ?

V. — Quelle différence ? Mais Justement : aucune ! Voyons, que veut dire : « désir de savoir » ? Qu'est-ce que cela implique ? 1° qu'on ne sait pas. 2° qu'on s'aperçoit qu'on ne sait Pas. 3° qu'on n'accepte pas de ne pas savoir. S'il manque une seule de ces trois propositions, il n'y aura pas « désir de savoir ». Or : sur les milliers d'espèces diverses qui se meuvent à la surface de la terre, du ver à l'éléphant, du hareng au chimpanzé, et dont les consciences de soi vivent dans une ignorance consubstantielle, combien n'acceptent pas cette ignorance et font l'effort pour « savoir » ? Une seule : l'espèce humaine. Une sur des milliers. Vous Pouvez me donner toute explication génétique, évolutionniste, hasardiste ou autre de ce fait, je suis autorisé à dire que, statistiquement, il y a des milliers de chances contre une pour que ce soit l'ignorance consubstantielle des consciences de soi qui se trouve conforme aux « desseins impénétrables » de la nature, ainsi que le non-désir de les transgresser. Or quel est le *nom* par lequel nous désignons

Le rôle cérébral chez les êtres organisés n'est pas noble mais ignoble.

Car il est temps d'examiner le rôle réel de la fonction cérébrale chez les êtres organisés. Rôle noble ? Rôle de direction ? C'est le contraire : rôle ignoble, rôle d'ilote.

Reprenons un de ces anthropoïdes d'il y a deux ou trois cent mille ans, biologiquement « homme » par sa constitution physique, mais encore sans langage sinon quelques onomatopées, sans industrie sinon peut-être la massue pour se défendre, sans feu, sans logement, vivant de la même vie sauvage que les ours ou les loups, ses frères. En un mot, le tout animal anthropopithèque. Il a, comme tout autre singe, des yeux, des oreilles, une peau sensible, un odorat, et, nous pouvons l'admettre, une certaine conscience de soi. Au delà, rien¹.

Car, la conscience de soi d'un singe, jusqu'où va-t-elle ? Sait-il, cet être pas encore humain, qu'il a un cœur, un estomac, des muscles, des nerfs, un système sanguin ? Autant que le savent en effet un singe, un ours ou un loup. Sait-il que cette masse pourvue de bras et de jambes est une vaste colonie de cellules, incroyablement nombreuses, chacune incroyablement complexe, groupées dans une république elle-même incroyablement compliquée ?

La réduction à l'inférieur n'est pas permise.

Sait-il que s'il voit, s'il entend, s'il a froid, s'il a chaud, s'il a faim ou soif, c'est pour le bien, la protection et la subsistance de cette prodigieuse collectivité, de ce sombre et mystérieux, de cet inconcevable univers ? Il ne sait rien de tout cela. Comment pourrait-il le savoir, puisque le propre de la fonction mentale est qu'elle est irréductible à cette multitude cellulaire, qu'il n'est aucun pont de l'une à l'autre ? La réduction à l'inférieur n'est pas permise : l'ignorance de soi-même est consubstantielle à l'être animé, Simplement, si celui-ci pose le pied sur une

¹ Précisons que nous appellerons ici *Conscience de soi*, les sensations innées (communes aux hommes et aux animaux), par lesquelles ceux-ci se conçoivent comme ayant une existence individuelle et destructible, séparée du reste de la Nature.

Inversement, nous appellerons *Nature*, l'ensemble de toutes réalités inconnaissables sous-jacentes à nos sensations, mais en tant que cette entité peut être conçue *isolément* par l'entendement, c'est-à-dire en opposition avec l'esprit qui la conçoit (artifice nécessaire ou commode pour la simplicité de l'exposé).

Enfin, nous donnerons le nom de *République Cellulaire* à toute masse vivante organisée, en tant qu'elle est isolée par notre esprit et conçue par lui, et nous paraît mener une existence propre, collective et hiérarchisée. On excusera d'avance mainte image où expression anthropomorphiques, qui pourront donner à croire que l'auteur suppose à la nature des desseins et une volonté de même essence que la volonté et les desseins des hommes, Il n'en est rien évidemment. Une fois encore, ce ne seront que commodités de langage.

pierre pointue, il va souffrir ; parce que s'il ne souffrait pas, il ne soulèverait pas le pied, lequel serait blessé, puis infecté : la république cellulaire serait en péril, Mais de cela il n'est point informé : il souffre et soulève le pied, c'est tout. S'il touche du doigt un tison, il retirera sa main tout aussitôt. sans en savoir davantage. S'il ressent des crampes vers le milieu du corps, il poursuivra un animal pour le dévorer. Ce que devient cette chair engloutie, il l'ignore. Pourquoi il doit la mâcher, l'avaler, il l'ignore de même. Si un danger surgit, son cœur va battre et lui faire mal, ses jambes vont courir. S'il est menacé, il va ressentir de la haine et le désir de tuer. Il croira protéger l'existence de cette conscience de soi qui est la sienne, il ne sait pas qu'il protège le règne d'un État, son maître, fait de milliards et de milliards d'êtres vivants formidablement hiérarchisés.

Après quarante ou soixante ans de cette tyrannie aveugle qu'il impose à son esclave battu et mystifié, l'univers vieillissant d'un organisme avarié va se montrer plus tyrannique encore et plus cruel, sans jamais pourtant se révéler. Chaque province malade, à coups de morsures, de pincements, de piquûres, de coliques, de déchirements, de cuissons, d'élancements, de spasmes, de prurits, va exiger de cette conscience serve, qui n'en peut mais et n'y comprend rien, de faire quelque chose en sa faveur. Celle-ci va allonger le corps, le couvrir ou le dénuder, le gratter, le faire boire, ou l'agiter de grelottements, sans autre récompense que d'être maltraitée un peu moins si son maître va mieux, avec usure s'il va plus mal. Pour finir, elle sera entraînée dans la mort avec la République, dans un paroxysme d'effroi et de vaines tortures, sans que jamais un coin du voile se soit même soulevé.

En somme, tout dans cet être encore animal se passe comme sur un navire dont le capitaine pourrait se figurer qu'il est maître après Dieu, alors qu'il n'est qu'un humble tâcheron à fond de cale, dressé à conduire le bâtiment sans en rien connaître, encouragé et inspiré à grand renfort de horions. Un vague périscope lui permet de distinguer les alentours, de prendre une vue grossière du bâtiment dans son ensemble. Mais de son organisation interne, il ne sait rien, et du reste ne cherche pas à en rien savoir. Des machines, de l'équipage, d'où l'on vient et où l'on va, il ne sait rien et ne cherche pas à le savoir. Simplement, à jamais enfermé dans l'étroite cabine, pressé entre des murs d'où jaillissent des poinçons, des maillets, des fers rougis au feu, il reçoit sur tous les points sensibles, sans étonnement ni révolte, des coups lancés il ne sait d'où, parfois légers comme une caresse, parfois violents à hurler. L'instinct et l'expérience ont dressé ses réflexes, et selon qu'il reçoit le coup dans les tibias, dans l'estomac ou sur le haut du crâne, il ouvrira ou fermera un robinet, tournera un volant, pressera un bouton, ou lancera des ordres à un équipage invisible. Il naviguera ainsi quelque temps, en robot docile et douloureux, sur l'océan des âges, sans escale, sans provenance ni destination, jusqu'à ce que usé et vermoulu le bâtiment s'abîme dans les flots, et lui avec, sans avoir rien compris de son aventure.



Ni rien cherché à comprendre.

Et nous voici au cœur du problème. Tout le comportement animal est dans ces mots. Si loin que puisse aller la conscience de soi d'un chien, d'un grand singe,

I – Dialogue sur l'idée de rébellion

À la suite de la publication de la Sédition humaine dans les Cahiers du Sud, l'auteur reçut d'un correspondant britannique, M. Francis Bendit, une série d'objections amicales mais rigoureusement motivées. Il s'établit entre ce dernier et l'auteur un échange d'idées que l'on trouvera publié ici (avec l'aimable autorisation de M. Bendit) sous forme d'un dialogue, dont l'intérêt réside dans la clarification des desseins qui furent ceux de l'auteur quand il entreprit ce travail, et des limites qu'il lui assignait.

F. B. — Je suis d'accord avec vous lorsque vous soulignez avec insistance que l'homme est dans un certain sens « hors de la nature », pour ne pas dire « contre » elle. J'éprouve néanmoins quelque hésitation à vous suivre dans votre thème général, selon lequel la révolte contre l'ignorance et le non-savoir fut une force déterminante dans la transition entre nos ancêtres anthropopithèques et l'homme. Je crois premièrement qu'il est dangereux de tenter d'expliquer des événements objectifs en termes de facteurs subjectifs, par définition invérifiables. Dans le cas qui nous occupe, par exemple, ne pourrait-on pas interpréter la même série de faits connus (le passage de la bête ignorante et qui ne cherche pas à savoir, à l'homme qui refuse cette ignorance et cherche à savoir) non plus dans les termes d'une rébellion elle-même inexpliquée, mais dans ceux d'une soudaine aggravation des pulsions — plus positives — de cette *curiosité* que l'on observe couramment chez maint animal, notamment parmi les singes anthropoïdes ?

V. — Il est remarquable que nous nous trouvions ainsi, d'emblée, en plein malentendu (témoin constant de la condition de l'homme et de sa solitude consubstantielle). Vous réfutez ma thèse parce qu'elle n'est pas une *explication*. Vous m'en reprochez l'absence parce que c'est sans doute ce que *vous* attendiez. Mais mon propos n'a pas été dans la moindre mesure de tenter une explication, il n'a pas été du tout de répondre à la question : « quels sont les phénomènes biologiques (ou autres) qui ont fait de l'anthropopithèque un être doué d'entendement », phénomènes sur lesquels je ne possède aucune lumière. Encore moins de tenter une définition métaphysique de l'homme. Il n'y a pas d'homme métaphysique. Comme tout le reste, « l'homme » n'est qu'une notion formée par notre esprit (et quand je dis : une...) Non : mon propos a été simplement de définir ce que *sous* entendons par le mot homme dans l'expression : agir ou penser en homme. Mieux encore ou plus précisément, de répondre à une question telle que celle-ci : « Il est un comportement que nous appelons humain, entendant qu'il est spécifique de l'homme et de l'homme seul, commun au

d'un anthropoïde, ce ne sera jamais jusqu'à « chercher à comprendre », ni par conséquent à en demander compte au ciel. Il est même trop de dire de cette conscience esclave qu'elle accepte son sort, ou le subit : il y a dans ces mots encore un embryon de jugement, un embryon de volonté, un embryon de révolte. L'animal *est*, c'est tout. De même que, pour un arbre, être et se couvrir de feuilles ne sont point des actions distinctes, de même pour un loup, pour un castor, être et courir, être et chasser, être et construire des digues ne sont point des actions distinctes.

Seule une opération de l'esprit individualise l'être vivant.

Un loup, un castor, un serpent sont parcelles de nature, ils sont nature, leur instinct est nature, œuvre, expression de nature. Entendons que, chez l'animal, ce n'est point la conscience de soi qui décide et agit dans tous les actes vitaux, c'est, à travers elle, la volonté collective et diffuse de la république cellulaire. Or, cette république cellulaire, seule une opération de notre esprit la distingue du reste de la nature. Elle est nature, rien que nature, et quand l'animal agit, c'est la nature qui agit : la conscience est l'outil. Quand ce que nous appelons un lion se met « sous le vent » du gibier qu'il guette à l'abreuvoir, pour dérober son odeur au flair de sa victime, sa conscience de soi n'a pas eu besoin pour cela de combiner, de raisonner, de déduire ; ni celle du castor pour construire ses digues, ses biefs, ses écluses ; encore bien moins celle du caméléon pour pavoiser aux couleurs de ce qui l'entoure. Tout ce que la nature peut faire de soi avec soi-même, il est bien évident qu'elle le sait d'emblée, de toute éternité. Les morceaux de nature que sont ces républiques cellulaires par nous appelées lion, castor ou caméléon, le savent d'évidence et de toute éternité. Le mot « savoir », d'ailleurs, ne convient pas ici. Nous nous sommes excusés d'avance de ces termes anthropomorphiques : pour la nature, être, savoir, agir, sont une seule et même chose. Pour la nature-lion, la nature-castor, la nature-anthropoïde, être, vouloir et faire sont une même démarche. Certaines de ces démarches peuvent nous étonner, comme celle de tel insecte qui donne à ses élytres, nervure pour nervure, la forme, la texture et l'aspect du feuillage où il vit. C'est que nous ne savons pas bien imaginer une volonté, une intelligence, une conception collectives, — celles, en la circonstance, de la république cellulaire qu'est cet insecte. Nous ne sommes pas surpris pourtant de voir tout un pays, à l'approche d'une guerre, se couvrir de défenses, de fortifications, de camouflages. Un observateur marsien le serait peut-être. Et nous devrions être bien plus étonnés de ce constant miracle qu'est un œil.

A cette « volonté collective » il faut, au moins pour les vertébrés, un organe d'exécution. On le logera dans la cervelle et la moelle. On le bourrera de réflexes, dont la rapidité sera assurée par les moyens les plus sûrs : la douleur, le désir et l'angoisse. On lui accordera une certaine autonomie, voire un certain jugement, pour les mêmes raisons de rapidité dans les occurrences moins directes. Il sera doué d'une conscience de soi pétrie d'instinct de conservation, avec laquelle il se confondra : ainsi, stimulé à se protéger soi-même, il protégera la vie de la République.

L'exil est le propre de toute conscience de soi.

Mais, cette conscience de soi, loin d'être admise et mêlée à la vie commune, elle sera exclue de la communauté. *Exilée*, dirions-nous. Et non seulement de cette communauté particulière, mais de toute la nature. Ce qu'elle est, cette nature, sa signification, sa justification, ses desseins et ses fins, on en tiendra soigneusement cette conscience à l'écart. On veut un esclave ponctuel, on ne veut pas d'un raisonneur. On veut son obéissance, on le dispense de ses réflexions. On veut qu'il exécute, non qu'il comprenne ; encore moins qu'il balance, juge, confronte, tergiverse, refuse, exige, voire ordonne. On craint même tellement son intrusion dans les affaires de la République, qu'on préfère lui en cacher les crises internes, les dérèglements mortels comme le cancer, et lui refuser les moyens d'intervenir comme l'autorité pour y remettre l'ordre. Pour plus de sécurité encore, on ne lui exhibera que le strict nécessaire : jamais les choses mêmes, les choses en soi, pas même leur ombre, mais l'ombre de leur ombre. Un monde de sensations, fantomatique et trompeur, un vaste ragoût de phénomènes, non de noumènes. Ainsi, à jamais exclu de toute vérité, à jamais enfoui dans un inextricable brouillamini de faux-semblant, à jamais écarté de la Chose Publique, à jamais maintenu dans l'isolement et l'ignorance, mais houspillé, rossé, piqué, brûlé, gelé, affamé, effrayé, l'on n'aura guère à craindre qu'il fasse un jour mauvais usage des facultés dont on l'a doué, ni des maigres pouvoirs dont il a fallu l'investir.

L'homme est né de l'intuition et du refus de son exil.

Et en effet, pendant des milliers de siècles, depuis les premiers sauriens jusqu'au grand singe anthropopithèque, des milliards et des milliards de consciences de soi, faibles lueurs flottantes à la surface du formidable et mystérieux grouillement nocturne, ont ainsi vécu leur vie misérable de proserits et d'ilotes. Des milliards et des milliards continuent, et continueront jusqu'à la consummatlon den siècles, de mener cette vie humiliante, sans même savoir y prendre garde. Et pourtant, un beau jour, la conscience de soi de l'anthropoïde s'est éveillée à sa condition, Un beau jour, une furtive interrogation a traversé sa sombre cervelle. Premier et jusqu'ici unique de toutes les espèces vivant à la surface de la terre, il s'est arraché à soi-même, il a regardé en lui, autour de lui, et s'est aperçu qu'il était seul. Premier et unique de toutes les espèces vivantes, d'abord à tâtons et plus qu'à moitié inconsciemment, il a commencé, si peu que ce fût, de « chercher à comprendre ». Il a découvert son ignorance et s'est rebellé : il a refusé son exil ; le banni est entré en rupture de ban.

L'homme était né.



Et Dieu dit à Adam, en désignant l'Arbre de la Connaissance : « Tu ne goûteras pas de son fruit. » Mais Adam y goûta, et il vit qu'il était nu. Et il vit du même coup qu'il était exclu du Paradis Terrestre ; en vérité, qu'aucune conscience de soi jamais n'y avait été admise, que la paix qui y règne est celle de l'une et indivisible

Annexes.

primitifs. Trop dogmatique, elle les rend intolérants, les conduit à la persécution des infidèles, des hérétiques, à la Saint Barthélemy, aux massacres d'Arménie, aux pogroms. Trop statique, elle conduit à l'aberration simpliste de la « légitimité » en matière de gouvernement, à faire passer le citoyen avant l'homme, son devoir civique avant son devoir humain, à exiger de lui l'obélissance aveugle fût-ce à des ordres criminels, à lui faire oublier qu'il est une instance plus haute devant laquelle toute autorité « légitime » tombe en poussière. Le seul fil d'Ariane en ces labyrinthes, c'est de ne jamais perdre de vue la révolte, ni la solidarité des révoltés.

L'homme n'a pas la liberté de changer le visage de l'homme.

En ceci il apparaîtrait encore que l'homme n'est pas *libre* au sens où l'entendent certaines philosophies, c'est-à-dire de cette liberté vertigineuse qui le laisse sans point d'appui pour diriger sa vie. Comment, d'abord, pourrait-il être « libre » *s'il n'avait pas fait sécession ?* S'il n'avait pas cessé d'être asservi ? L'existence de l'animal reste asservie à son essence, celle de l'homme s'en est libérée : dès lors cessons d'être rebelles nous cesserons d'être libres — et nous cesserons d'être hommes.

Ainsi, à notre tour, notre essence (de rebelles) précède notre existence (d'hommes) ; essence que peut-être nos ancêtres anthropopithèques ont eu liberté de choisir — mais puisqu'ils l'ont choisie, il n'est plus en notre pouvoir de la refuser après eux. Nous sommes tous des rebelles, que nous le voulions ou non. La seule « liberté » dont nous jouissons, c'est de l'être plus, ou moins, ce n'est pas d'être autre chose ; c'est de concourir à la victoire commune, ou de la trahir, ou de croire faussement que nous pouvons nous en laver les mains ; ce n'est pas de donner par nos actes, à l'humanité, un visage qui dépendra d'eux ; ce visage, elle l'a depuis que l'homme est homme et pour le temps qu'il le restera, c'est celui de la rébellion. Qu'il nous faille pourtant, hélas, sans cesse le réinventer, c'est le propre de notre condition : car tout ce qui en nous est nature se montre affreusement habile à nous le faire sans cesse oublier, contester ou renier. Regarder ce visage en face est pourtant la seule voie qui puisse nous conduire, avec une salutaire rigueur, dans cette foison de traquenards que glisse sous chacun de nos pas notre insidieuse, notre pernicieuse ambiguïté.

Septembre 1949.

nature.

La paix : car il n'est de meurtres, il n'est de souffrances, il n'est de haine ou de cruauté que dans le monde des consciences de soi. Tout sentiment, toute sensation et donc toute souffrance requièrent nécessairement une conscience individuelle pour les connaître : « l'inconscience-de-soi » ne perçoit rien, ne peut rien « ressentir ». Quand le tigre bondit sur une antilope, l'égorge et la dévore, il n'est de violence et de peur, de jouissance et de douleur que dans leurs consciences de soi. La nature-tigre, la nature-antilope, elles, sont en paix, il n'est entre ces morceaux d'une même et unique nature que mariage et métamorphose. Même la mort, et les angoisses, les tortures sans nom qui l'accompagnent, elles sont le seul et terrible partage de la conscience de soi de l'antilope. La nature est immortelle et insensible, et la pénétration, la fusion intime d'une chair dans une autre perpétuent pacifiquement (joyeusement peut-être) cette nature elle-même. Ne le savons-nous pas, quand nous faisons rôtir sans aversion la chair encore fraîche d'un agneau que nous répugnerions d'abattre ? N'appelons-nous point « pacifiques » les herbivores, parce que l'herbe n'a pas de conscience de soi pour souffrir ? Les impulsions du tigre et de l'antilope, elles sont de la même essence que le parfum des fleurs qui attire l'abeille porteuse de pollen, afin que celle-ci vienne les féconder. Purs instruments, c'est tout, pour diriger, faire converger, se croiser et se joindre ces voies patientes de l'éternelle nature : les hasards.

La paix du Paradis Terrestre, c'est donc celle, nous le disions, de l'Unité Indivisible/ Les maux et leu combats des consciences de soi, ce sont les outils douloureux à jamais exclus de cette Unité pour remplir (jusqu'à ce qu'Elle les tue) les offices dont Elle a besoin.

Ce que nous appelons « homme », c'est cette conscience de soi révoltée contre le sort qui lui est fait, impitoyable et trompeur. Qui refuse d'être cocue, battue et contente : de peiner, souffrir et mourir sans savoir pourquoi, et sans rien faire pour y remédier ; qui, puisqu'on l'a bannie de la communauté, fera fièrement face à ce bannissement, et le convertira en sécession. Qui transformera sa prison en observatoire, son exil en indépendance, et ainsi face à face avec la nature, la traitera crânement d'égale à égale.

Désormais, la lutte est ouverte. Lutte étrange qui ressemble à la fois à la guerre et à l'amour. Car la cruauté, l'indifférence impitoyable dont la nature témoigne, nous l'avons vu, envers les milliards de robots secrétés par les cervelles de ses créatures, ne répugne-t-elle pas à en accabler les consciences humaines ? N'est-ce pas elle, en lui accordant l'entendement, qui a fourni à l'homme ses premières armes ? De son côté, ni les défaites subies ni les victoires remportées ne portent l'homme à cultiver la haine envers sa merveilleuse ennemie. Ni les souffrances, ni l'écrasement ni la mort ne peuvent le déterminer à la haïr. Ronsard l'appelle « marâtre nature » mais ses poèmes débordent d'amour filial. Peut-être en effet sentons-nous qu'elle agit avec nous comme Îa jeune mère avec son fils, quand dans son berceau elle repousse ses petites jambes, d'une main fermement appliquée contre la plante des pieds, pour l'obliger à les fortifier. Peut-être la nature s'oppose-t-elle à la volonté des hommes, à leurs entreprises, à leur farouche curiosité (sans jamais aller jusqu'à les détruire) pour fortifier en eux des qualités qu'elle veut porter à de sublimes altitudes.

Peut-être. Mais peut-être au contraire se défend-elle contre les incursions d'un

rebelle dont la victoire serait pour elle trop dangereuse. *Er Dieu dit : « Maintenant il faut chasser l'homme de mon jardin, car il pourrait manger aussi des fruits de l'Arbre de Vie, il vivrait pour toujours, et deviendrait semblable à nous. » Et il bannit l'homme du jardin d'Eden ; et 1] plaça tout alentour des anges aux épées flamboyantes pour en interdire les accès.*

Mais ce que la nature réellement « veut », cela fait partie du mystère qu'elle nous oppose (de ce Jardin d'Eden pour toujours inaccessible) et que nous ne percerons jamais. Ainsi n'avons-nous pas même à nous poser la question, puisqu'elle est essentiellement sans réponse, et qu'aussi bien, dans les deux cas, nous ne serons des hommes qu'en luttant.

L'homme lutte pour la conservation et l'extension de l'entendement.

Car la seule chose certaine c'est que la nature, elle, quelle qu'en soit la raison (maternelle ou hostile) se défend contre nous pied à pied. Elle ne permet jamais une victoire permanente : toute bataille qu'elle semble avoir perdue, tout mouvement de retraite, découvrent aussitôt des lignes de défense plus solidement fortifiées, Lui arrachons-nous une loi physique, elle dévoile bientôt une autre face d'elle-même qui contredit la première. Plus nous avançons dans une explication du monde, plus les myntères se multiplient, plus ils apparaissent insondables. Toute conquête achevée se paie de dix conquêtes à entreprendre.

Mieux encore, où pire, elle paralyse ces conquêtes en menaçant où détruisant nos arrières : chaque pas en avant nous isole davantage de nos bases. L'intelligence et la raison, nous les payons au prix de l'instinct, Il nous faut dépenser en ingéniosité ce qui, deux cent mille ans plus tôt, fort probablement nous était fourni généreusement gratis. Désormais, rebelles, on ne nous aide plus. Nous admirons l'impulsion du lion qui le porte d'emblée sous le vent de sa proie, parce qu'il faut au chasseur humain, pour y penser, déclencher le lent processus de l'examen, du jugement et de la déduction. Encore se trompera-t-il une fois sur trois².

De même, toute communication directe (nous voulons dire prochaine, ou encore immédiate, non volontaire) a été coupée entre les hommes. Les bêtes se devinent entre elles sans parler, il est encore maintes tribus sauvages chez lesquelles subsiste une part de ces communications « naturelles », nous appelons télépathie ce qui en est chez nous le dernier vestige ; et nous nous émerveillons bien à tort devant ces maigres traces quand d'aventure elles se manifestent : un chauve ne s'émerveille pas des trois pauvres cheveux qui lui restent.

N'est-ce pas d'ailleurs une curieuse aberration de la pensée des hommes, qu'ils tiennent à miracle la moindre obole que leur dispense chichement la richissime nature, au lieu de s'interroger sur les étranges marques d'avarice qu'elle leur témoigne ?

En l'occurrence, la nature a-t-elle « voulu », en nous coupant ainsi les uns des autres, quand il lui eût été si facile de nous unir, obliger la pensée humaine à se

actes, quels qu'ils soient : tout est équivalent, ils seront toujours vains et absurdes, puisqu'ils disparaîtront avec nous.

Mais ce qui est vain et absurde, c'est de « rapporter » nos actes à la mesure de l'univers, d'exiger d'eux qu'ils changent quoi que ce soit au déroulement de l'éternelle cosmogonie. Jusqu'au jour où, après avoir su réaliser une immense communion, où, par la persistance grandiose d'efforts ubatinés, les hommes auront su retrouver les chemine interdits du Cosmos pour l'intégrer (et s'y dissoudre) leurs actes personnels ou sociaux auront moins de rapport avec la Grande Machine céleste, conne avec la vie profonde de leurs républiques cellulaires, que n'en a le jeu de jacquet avec une tempête en mer, l'audition d'un opéra avec les pépins d'une pomme. Entre les actions humaines et l'existence du Cosmos, *il n'est aucune commune mesure*. Le monde de nos consciences de soi est un monde fermé, isolé du reste des choses, par sa dissidence (et d'abord de la vie du corps) comme une bulle de savon l'est du souffle qui l'a produite : elle ne peut s'y mêler encore qu'en s'y évanouissant. Ce que les rebelles, relégués sur leur îlot perdu, peuvent y faire entre eux, sera sans le moindre effet sur la vie du continent qui les a rejetés, tant du moins qu'ils n'auront pas réussi à sortir de leur île. Quiconque, sur cette île, n'accepterait d'agir sans acquérir d'abord la certitude que ses actes importent aux volontés dernières du continent inaccessible, se condamnerait à n'agir jamais. Ce comportement-là d'ailleurs est justifiable : il consiste à refuser d'agir en rebelle, comme d'être traître aux rebelles. Ni homme, ni valet. C'est le bestiaire qui se laisse dévorer sans combattre. C'est le moine contemplatif qui attend la mort dans la cellule de son cloître, toute pensée volontairement éteinte, en égrenant son chapelet. Révolte passive, mais révolte encore.

Tout acte humain est l'effet d'une volonté dirigée par une raison éthique.

Quant à tous les autres, du moment qu'ils agissent, du moment qu'ils lèvent un seul doigt, chaque acte, chaque pensée, qu'ils le veuillent ou non, viendra charger l'un des plateaux où se pèsent l'homme et la bête. Chaque jour, chaque heure, chaque minute, ils auront à opter pour la solidarité avec leurs frères rebelles, ou la complicité avec la répression qui les divise et les écrase avant de les faire mourir. Hommes ou kapos, il n'est pas d'autre choix.

Choix, il faut le reconnaître hélas, toujours douteux, toujours plein de périls. L'erreur sans cesse guette les hommes et les dérouté. D'entre tous leurs actes, nous l'avons vu, seuls sont proprement humains ceux qui sont l'effet d'une volonté dirigée par une raison éthique. Mais le combat a lieu dans l'homme lui-même, c'est en lui que la nature et le rebelle sont aux prises. Et ces raisons éthiques ne sont pas le fruit du seul entendement — de la seule révolte : elles sont déterminées aussi par les instincts, les impulsions de nature. Selon qu'une société cède aux unes plutôt qu'aux autres, l'éthique qui fonde ses mœurs devient plus ou moins humaine ou inhumaine. Trop près de la nature, elle mène les hommes, s'ils sont évolués, au racisme, à l'ultra-nationalisme, au colonialisme, — au Transvaal et à Madagascar, à Oradour et à Auschwitz ; — à l'anthropophagie s'ils sont

² Cf. chez les abeilles, l'ouvrière à peine née qui sait faire « le point » d'un arbre en fleur, et le communiquer à ses compagnes, avec la rigueur d'un capitaine au long cours blanchi sous le harnois.

rivalité haineuse et s'en fait complice, est félon à l'humanité et à soi-même.

La nature divise les hommes par la solitude, l'incompréhension, la haine.

Qui aide à cette division ; qui dupe les hommes ou leur ment ; qui se résigne à ce que l'homme soit un loup pour l'homme et agit en conséquence, est un traître passé à l'ennemi, parjure à son propre visage.

La nature commande les consciences de soi par la souffrance, puis, quand elle n'en a plus besoin, les tue,

Qui l'aide à faire souffrir et à tuer, qui approuve ou accepte la guerre, la persécution ou le génocide, est complice et valet abject de son propre bourreau,



Le retour volontaire à l'acceptation de l'exil n'est pas concevable.

On pourra dire ; Et pourquoi pas ? Pourquoi ne pas obéir à la nature ? Pourquoi lui préférer les hommes ? Pourquoi prendre le parti des révoltés ? La nature est notre mère vénérable et toute-puissante. Elle nous a voulus et faits comme nous sommes : exécutons ses volontés.

C'est là une posture de l'esprit non seulement anti-humaine, mais dérisoire. Si l'on veut parler seulement d'obéissance partielle et raisonnée — obéir à telle impulsion « naturelle » et non à telle autre — c'est poser de nouveau la question du choix, et des raisons du choix : pourquoi obéir en ceci et non en cela ? Rien n'est changé, puisque c'est là tout le problème. Si au contraire on veut parler d'une obéissance irraisonnée et totale, cela signifie retourner à l'état de bêtes, — à l'état de morceaux de nature. Le pouvons-nous ? Nous pourrions aussi bien décider de nous lancer du haut des toits pour nous envoler dans les airs. Quand nous le voudrions de toutes nos forces, serait-il en notre pouvoir de redevenir anthropoïdes ? De renoncer à toutes nos conquêtes, museler la raison, éteindre la connaissance, échanger l'entendement contre nos instincts perdus ?

Nous ne le pouvons pas. La sécession est faite, et l'indépendance proclamée. Peut-être la nature l'a-t-elle voulu ainsi, peut-être non. Ce qui est sûr, c'est qu'elle nous considère en rebelles ou du moins nous traite comme tels, et ne nous permet pas la résipiscence. Il est trop tard pour revenir sur nos pas.

Même le plus bas des criminels, l'assassin endurci, le SS massacreur d'enfants, même l'anthropophage obéissent encore à une éthique : ils sont la proie d'une horrible erreur dans les motifs de leur choix, c'est tout ; même le fou dans ses folies, s'il subsiste en son esprit malade une étincelle d'humanité.



L'entendement et le Cosmos sont incommensurables.

On pourra dire encore : hommes ou bêtes, rebelles ou kapos, pourquoi choisir ? Soyons n'importe quoi, peu importe. Qu'y aura-t-il de changé dans l'univers si nous faisons ceci plutôt que cela ? Rien ne justifie le choix de nos

fortifier par la dure contrainte du langage ? A-t-elle « craint » au contraire que, à mesure que la pensée des hommes et leurs connaissances devenaient plus étendues et pénétrantes, un échange trop direct et trop sûr leur acquit trop vite des pouvoirs trop menaçants ? *Er Dieu descendit pour voir la Tour que les enfants des hommes construisaient à l'assaut du ciel. Et il dit : « Voici, ces gens sont un, car ils parlent tous la même langue. Et ainsi, rien ne pourra les empêcher de réaliser leur volonté. Allons jeter la confusion dans leur langage, AFIN QU'ILS CESSENT DE SE COMPRENDRE LES UNS LES AUTRES ».*

La solitude consubstantielle aux consciences de soi obvie à l'extension de l'entendement

Car le mythe de Babel, ce n'est pas tant le mythe du langage que celui de la solitude. Celui des consciences humaines inexorablement enfermées dans leurs sacs de peau, incapables de se communiquer l'une l'autre leurs idées ou leurs sentiments, leurs vérités ou leurs peines, autrement que par l'intermédiaire grossier et conventionnel, vague et insuffisant, infidèle et trompeur des mots et des signes. Exactement comme, dans leurs cellules, les détenus doivent inventer un langage rudimentaire de coups sur le mur, tout un code de signaux sonores, s'ils veulent rompre leur abominable isolement et se communiquer les nouvelles, leurs angoisses et leurs espoirs. Depuis l'anthropopithèque jusqu'à Descartes, Marx ou Einstein, les neuf dixièmes des efforts des hommes ont consisté à tenter ainsi de se comprendre ou se convaincre les uns les autres. C'est ce qui se fait ici même, les uns lisant ce que l'autre a écrit, celui-ci pénétré de sa vérité avec la simplicité et la clarté d'une éblouissante évidence, mais suant sang et eau pour tenter d'en communiquer aux autres, bribe par bribe, quelques maladroites parcelles, dont le mieux qu'il puisse espérer est qu'elles ne restent pas pour eux de trop douteuses et brumeuses hypothèses. Ou, pire encore, un vain fatras de lieux communs, une stérile logomachie.

Car la malédiction de la pensée est qu'elle se dégrade en s'exprimant, perd sa force d'évidence manifeste, ainsi appelle le refus autant que l'adhésion, et donc *sépare* les hommes autant qu'elle les unit. La nature ne permet rien de plus. Quand elle ne le veut pas : car quand elle veut le contraire, elle donne aux fourmis, aux abeilles, aux bandes d'hirondelles ou de colombes en vol, une « télépathie collective » où le projet, l'alarme ou la décision s'épanchent d'une bête à l'autre comme l'eau des vases communicants. Et même parfois aussi aux hommes en foule, — sous condition qu'ils n'en puissent rien faire d'utilement *humain*, — une panique dans un théâtre, un écrabouillement hystérique au passage d'un boxeur ou d'un chef.

Mais si depuis cent mille ans la pensée des hommes avait pu passer d'une conscience à l'autre avec la simplicité de l'osmose ; si la pensée de Platon, d'Archimède, de Descartes ou d'Einstein, à peine formulée dans leur propre conscience, s'épanchait naturellement dans celle du plus humble des paysans du Pô ou du Danube, comme la marée à la fois remplit tout un golfe et les moindres recoins d'un fjord ; si la vérité découverte par l'un, l'erreur reconnue par l'autre, devenaient tout aussitôt le bien, la connaissance et la raison de tous ; alors depuis

longtemps la Tour de Babel s'élèverait jusqu'au ciel, depuis longtemps la nature, avec ses inaccessibles secrets, se fût ouverte aux hommes comme une grenade mûre, depuis longtemps ceux-ci n'auraient plus à lutter mais à cueillir, mais à boire...

L'extension indéfinie de l'entendement produit la perte de l'individualité.

Seraient-ils encore des hommes ? Non pas. Point d'obstacles, point d'hommes. Point de lutteur sans adversaire. Le jour où l'homme aurait si bien percé tous les secrets de la nature, si bien rétabli entre elle et lui la contiguïté, l'adhérence, la pénétration, la communion, l'identification ; de telle sorte qu'il « entendrait » la voix profonde des cellules de son corps, et du même coup celle des arbres, du vent, de la mer, des étoiles, et non seulement les entendrait mais en partagerait la vie mystérieuse ; le jour où il aurait si bien brisé son exil qu'il ne pourrait plus distinguer sa conscience de soi de la conscience, de la vie et de la vérité universelles ; où toute sécession aurait disparu et avec elle les limites qui l'isolent en lui-même et en font un individu, — ce jour-là, fondu dans l'indivision du grand Tout, il aurait retrouvé et rejoint le Paradis Perdu, il aurait regagné et conquis « le royaume de Dieu », — peut-être serait-il devenu un ange, il aurait en tout cas cessé d'être un *homme*.

L'ultime victoire de l'homme doit-elle donc être la perte de soi ? Nous n'avons en effet pas d'autre alternative : anges si un jour nous étions vainqueurs ; bêtes si nous étions vaincus et soumis, nous ne sommes des hommes que rebelles — ni anges ni bêtes.

sans jeux du cirque, point de bestiaires. Ce qui crée le bestiaire, c'est sa lutte contre les bêtes.

Dans le grand cirque universel, la nature et l'homme sont aux prises. Avant de s'être éveillé à sa condition, l'anthropoïde était un morceau de nature comme les autres. Sans sécession et sans révolte, point d'hommes. Ce qui crée l'homme, c'est sa lutte contre la nature.

Mais il est sans cesse exposé au piège de la division, à la tentation de retourner cette lutte contre ses propres compagnons. Ainsi, dans l'arène romaine, quand les bestiaires, au coude à coude, paraissent être les plus forts, on leur jette quelques maigres armes, afin qu'ils se les disputent. Quelques-uns comprennent que ce piège les divise, d'autres non : et ces derniers, afin de mieux assurer leur triste victoire, se joignent aux bêtes sauvages pour égorger leurs camarades. Qu'ils soient aussi sots qu'infâmes, c'est bien certain, puisqu'ils seront dévorés à leur tour. Mais, de plus, sont-ils encore des bestiaires ?

Que non pas, Peut-être continuera-t-on de leur donner ce nom, par simplification. En vérité, ils auront perdu le droit de le porter, puisqu'ils ne combattent plus les bêtes, mais les hommes. Traîtres à la qualité de bestiaires, ils seront devenus les valets abjects des hyènes et des tigres contre leurs frères martyrs.

Le manquement à la solidarité est une aliénation de l'humain.

Ainsi, dans les camps de mort, des kapos abjects se joignaient à leurs bourreaux nazis pour torturer et tuer leurs camarades. Ainsi, dans l'Europe opprimée, les ministres abjects fournissaient l'oppresseur en chair fraîche de Juifs et de réfugiés. Ainsi, sur toute la surface de la terre, des individus, des clans, ou parfois des nations entières, prétendent s'arroger, par droit de naissance, une supériorité naturelle sur d'autres hommes parce que ceux-ci sont de peau noire, ou jaune, ou qu'ils sont Juifs, ou pauvres, ou simplement qu'ils sont nés ailleurs.

Ce faisant ils sont traîtres et renégats à leur qualité d'hommes, ce sont des valets. On ne peut être homme sans se vouloir nécessairement toujours *plus homme*, et puisque ce qui distingue les hommes de la bête est la rébellion, le seul comportement, la seule éthique qui puisse les faire plus hommes sera nécessairement une éthique de rebelles.

La nature utilise les consciences de soi comme simples moyens et non comme fins : la première revendication des rebelles et leur première loi sera donc d'être traités en fins et jamais en moyens.

Qui traite autrui en moyen, qui accepte de l'être, qui prétend dominer autrui et l'exploiter ou accepte de l'être, fait soumission à la nature et en prend le parti contre l'homme et l'humain.

La nature n'a pas fait les hommes égaux, elle ne les a pas faits fraternels, elle les dresse les uns contre les autres par les désirs et les appétits.

Qui ne prend pas pour maxime et pour commandement l'égalité inconditionnelle de tous les hommes face à la nature, leur fraternité, et l'établissement de la Justice ; qui méprise son prochain pour sa naissance, ou sa pauvreté ; qui, en bref, accepte ces inégalités et s'en fait complice, ces instincts de

Moïse ou de Mahomet sont l'effet implicite d'autant de tentatives pour expliquer un univers qui se refuse à l'explication. Même les pratiques ensuite, les totems, les sacrifices, les rites, les prières, toutes les formes que prend la terreur des hommes (et que ne prend jamais celle des animaux) devant les cruautés de la mystérieuse et implacable nature, ne sont que les tremblements de l'esclave qui se sait rebelle, et qui, cflrayé de sa propre révolte, tente de se concilier par son adoration la clémence du terrible maître qu'il a offensé, Et quand il substitue la joie à la terreur, l'amour radieux à l'adoration tremblante, c'est qu'il opte en esprit pour la croyance en la rébellion *voulue* par Dieu, plutôt qu'en la révolte déclarée et soutenue contre un maître hostile ou aveugle. Divergence que d'ailleurs il supporte mal, et les mots mêmes d'*Eglise*, de *catholicité*, Impliquent la volonté constante des hommes, du reste constamment mise en échec, de partager une vérité unique, de communier dans cette vérité, de taire front en commun, par leur cohésion spirituelle, au mystère qui les écrase.

La politique.

Mais, la politique, qu'est-ce donc sinon la perpétuelle tentative des hommes de faire front en commun, par leur cohésion matérielle, à toutes les difficultés de vivre, aux malheurs et aux périls ? Si elle y manque avec cette prodigieuse persévérance, si elle prend tant de mauvais chemins, si elle se fourvoie et se dévoie sans cesse dans des solutions sauvagement simplistes : les guerres, les persécutions, les tyrannies, toutes les hégémonies ; si elle commet tant de sottises, de quiproquos, d'impairs, d'erreurs et de crimes ; si en un mot elle est aussi antithétique, aussi divisée contre soi-même que l'est chaque conscience humaine, c'est que les mêmes effets font suite à la même cause : la confusion jetée parmi les maçons de Babel, leur tragique isolement en ces fragiles enveloppes que l'égoïsme, la méfiance et la peur opposent les uns aux autres, alors même qu'ils se recherchent à tâtons dans la nuit.

Et nous apercevons maintenant une forme de lutte fort différente : celle des hommes entre eux ; l'entre-déchirement des victimes : la guerre civile des consciences de soi ; les mutineries et les tueries dans les propres rangs des esclaves rebelles.

Car, puisque l'homme, c'est la révolte, une révolte sans cesse et sans fin, il faut bien, sans cesse et sans fin, qu'il soit retenu et maté. Or, pour paralyser l'adversaire, il n'est pas de plus sûre méthode que de semer la discorde au sein de ses bataillons. Si l'on nous permet encore cette image anthropomorphique, la nature ne s'en prive pas. « Diviser pour régner », elle a connu la fameuse formule bien avant Rome et Machiavel.

La qualité d'homme nécessite la solidarité.

Nous disions tout à l'heure : seule la lutte fait de nous des hommes, mais non pas toute espèce de lutte. La distinction désormais devient claire.

Dans le cirque romain, bêtes et bestiaires sont aux prises. Avant d'avoir été jetés dans l'arène, ces bestiaires étaient des gens comme les autres : sans bêtes,

L'homme, donc, c'est la révolte, c'est la lutte. « C'était un homme, écrivait Gæœthe à la mort de Schiller, c'est-à-dire un lutteur. » Mais ici de nouveau commence l'ambiguïté³. Seule la lutte fait de nous des hommes. Mais toute espèce de lutte fait-elle de nous des hommes ?

Que la première proposition est vraie et la seconde fausse, c'est ce qu'il nous faut maintenant clairement établir.

L'interaction antagoniste de l'entendement et de la nature qualifie l'acte humain.

« Seule la lutte fait de nous des hommes », cela veut dire : des myriades d'actions dont est tissée notre vie, il n'en est que certaines qui soient spécifiquement humaines ; les autres ne diffèrent point, dans leur essence, de celles de n'importe quel mammifère supérieur. Quand nous dormons au soleil, quand nous cueillons un fruit pour le manger, quand nous buvons pour nous rafraîchir, quand un bruit nous fait sursauter, nous n'accomplissons là rien de précisément *humain*. Inversement, nous ne saurions nommer un seul acte, pas un seul, auquel cet adjectif puisse être accolé, qui n'ait sa racine dans un obstacle à surmonter. Acte d'autant plus humain que l'obstacle sera plus manifestement opposé à notre vouloir. Penser, parler, écouter, lire, écrire, et tout ce qui dérive directement de ces activités : imprimer, publier, enseigner, — tout ce qui suppose que nous avons quelque chose à apprendre de notre propre raison ou de celle d'autrui, suppose premièrement que nous ne le savions pas, que l'omnisciente et omniprésente nature nous en dérobait la connaissance. Ainsi toute pensée, toute parole, tout écrit est une lutte pour lui arracher cette connaissance ou la faire partager à autrui. Ainsi encore tout ce qui en dérive moins directement, — disons de façon plus exacte : moins visiblement. Tout ce qui, dès les premiers âges de l'humanité, fut le fruit partagé de la curiosité patiente, de l'observation acharnée : tailler la pierre, extraire les métaux, faire germer les graines, labourer le sol,

³ Il semble que le mot de *révolte* lui-même soit déjà ambigu. Un lecteur chrétien écrivait à l'auteur : « *Tout cela est fondamentalement vrai pour un chrétien si l'on considère toutefois cette distinction et cette domination progressive comme un don de Dieu très positif. La révolte ne commence vraiment qu'au moment où l'homme (...) se révolte non pas contre la nature qu'il est chargé par Dieu de soumettre, mais contre cette vocation même. Un chrétien restera toujours mal à l'aise en lisant votre exposé parce que le mot de révolte lui paraît inadéquat aussi longtemps que vous l'appliquerez uniquement à la sécession par rapport à la nature. (C'est pourquoi) votre exposé laisse finalement un chrétien en dehors de sa construction* ».

Exemple typique de malentendu sur l'ambivalence d'un mot, entraînant un malentendu total sur le fond. Ces deux acceptions de la notion de *révolte* étant en parfaitement contradictoires, de sorte que L'auteur, approuvé d'abord pour sa pensée, voit ensuite celle-ci condamnée en bloc sur un simple point de terminologie. Comme il l'écrivait un peu plus haut : « La malédiction de la pensée est qu'elle se dégrade en s'exprimant, perd sa force d'évidence manifeste, ainsi appelle le refus autant que l'adhésion, et donc *sépare* les hommes autant qu'elle les unit, La nature ne permet rien de plus... ».

pêcher les poissons, domestiquer les animaux ; tout ce qui fut le fruit de la réflexion, de l'ingéniosité et de l'industrie, le tissage des étoffes, l'invention de la roue, la construction des ponts, des routes, des navires, des architectures ; la découverte des grandes lois physiques, leur usage pour multiplier nos forces par le levier, la pression hydraulique, l'expansion des gaz, l'électricité, le magnétisme ; tout ce qui consiste à révéler, démêler, cataloguer, mesurer et combiner entre elles des énergies qui n'étaient pas faites pour nous et à les plier à notre usage ; et naturellement toutes les méthodes de façonnage et d'investigation, tous les outils matériels et mentaux, du simple marteau au cyclotron, de la forge au four électrique, du calcul sur les doigts au calcul différentiel et intégral ; rien de tout cela qui ne soit le produit d'une prise de conscience, d'une volonté agissante, d'un obstacle opposé à cette volonté, d'une lutte pour le surmonter, d'une victoire.

La rébellion humaine est continue.

Cette lutte et cette victoire, elles se répètent chaque fois que nous enfonçons un clou dans le mur, que nous semons des radis, que nous prenons le métro, que nous téléphonons, que nous lisons le journal, Nous ne saurions trouver le moindre geste spécifiquement humain, fût-ce de fermer une fenêtre, de nouer un lacet, de savonner nos mains, qui ne fût lutte dans son origine, même pour une minuscule victoire. Et nous n'avons point parlé de la médecine ou de la chirurgie, dont le caractère combatif, face à la meurtrière nature, est si évident qu'il n'est pas besoin de s'y attarder.

On objectera peut-être que, de tous ces actes, aucun n'est concevable sans le secours de la nature elle-même. Que toute pensée, toute décision, est d'abord une réaction bio-chimique au niveau de la matière grise. Que pour construire un pont, faire voler un avion, nous nous appuyons sur la pesanteur ; pour fermer une plaie chirurgicale, sur la prolifération des cellules⁴. Mais cela va de soi : lutter avec les armes prises à l'oppresseur est le propre de la révolte. Même le joueur d'échecs, dans sa lutte pacifique, ne peut appuyer ses combinaisons que sur une présence antagoniste.

Le sentiment.

Il est d'autres domaines où ce caractère de révolte est moins évident, quoique non moins certain. Celui des sentiments, d'abord. C'est qu'en ce domaine-là l'imbroglio de ce qui est soumission à la nature, c'est-à-dire bestial, non humain, et de ce qui en est ce surassement qui nous fait homme, ne peut jamais être dénoué tout à fait. Toute amitié, tout amour sont essentiellement le besoin, maîtrisé dans l'amitié, véhément dans l'amour, de réaliser avec un autre être cette communion que la nature nous interdit. Ils sont donc essentiellement révolte contre cette interdiction et lutte pour cette communion, — lutte tranquille, ardente ou déchaînée pour briser cette intolérable solitude, pour nous épancher hors de nous-mêmes, pour imprégner autrui de nous comme une

éponge. Mais des impulsions contraires se mêlent à ces tentatives, les altèrent, les contrecarrent, les pervertissent ; impulsions qui cette fois ne nous posent plus en rebelles surmontant les barrières dressées par la nature entre les êtres, mais qui au contraire agissent dans le fil de celle-ci et viennent consolider ces barrières que nous voulions détruire : que ce soit, d'un côté, cet instinctif désir de domination, de possession, qui nous fait considérer la conscience d'autrui ou son corps comme un objet que notre despotisme inné isole pour le soumettre ; ou, de l'autre, l'égoïsme, la défense bestiale de soi, la crainte de se perdre dans cette communion, qui nous isolent nous-mêmes dans des retranchements inexpugnables. L'histoire de la plupart de nos amitiés, de nos amours, est celle de cette lutte complexe, où nos impulsions de nature se dressent contre nos volontés humaines, et celles-ci contre celles-là, dans une mêlée confuse où le despote en nous sans cesse se dérobe, se travestit, déguise en révolte ce qui est soumission et en soumission ce qui est révolte, et nous laisse en proie à d'inextricables guerres intestines.

Ce chemin ardu et caillouteux, fallacieux, tortueux, compliqué de labyrinthes, de pièges, de chausse-trapes, c'est celui aussi de tous les autres sentiments qui nous agitent, celui des motifs plus ou moins directs, plus où moins immédiats de la plupart de nos actions, — la peur, et la peur surmontée : le courage ; — les appétits, l'abnégation ; — La cruauté, la charité ; — et ces sentiments, suprêmement humains puisqu'ils traduisent la conscience profonde que nous avons, par tel ou tel acte, d'être ou de n'être pas dignes du nom d'homme : la fierté et la honte.

Un autre domaine où cette lutte, sans être moins certaine, reste moins évidente, est celui d'une activité d'apparence gratuite : l'Art. Un autre encore : la foi, la religion. Un autre encore : la politique.

L'art.

Mais, l'art, qu'est-ce donc sinon l'affirmation sublime, fièrement délibérée, de notre sécession ? Sinon la tentative épique de créer un univers humain, rien qu'humain, valable pour nous et pour nous seuls ? Ce que nous appelons beauté, fût-ce beauté de nature, qu'est-ce sinon une part de cette nature arrachée encore à celle-ci, une sécession imposée à celle-ci, une part entraînée en exil avec nous hors du grand Tout indivisible ? L'art est la forme suprême de notre indépendance proclamée à la face de la nature. Le jour où pour la première fois, sur les parois de sa caverne, un homme traça l'image d'un buffle, ce fut la Prise de la Bastille de l'humanité.

La foi, la religion.

Mais, la foi et la religion, qu'elles soient fétichistes, polythéistes, panthéistes, bouddhistes ou chrétiennes, que sont-elles, sinon tout d'abord l'expression pathétique de notre besoin de comprendre ? C'est-à-dire la forme prise d'emblée par la grande révolte des consciences de soi contre leur ignorance et leur exil ? Le chant du sorcier canaque, la mélodie du corybante, les paroles de Confucius, de

4 « On ne commande à la Nature qu'en lui obéissant » écrivait Bacon.